ŒUVRES CHOISIES

DE

FONTENELLE

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30	exemplaires	sur papier de Chine	(nos 1 à 30).
30	—	sur papier Whatman	(nos 31 à 60).
60	exemplaires, numérotés.		





FONTENELLE.

ŒUVRES CHOISIES

DE

FONTENELLE

PUBLIÉES AVEC UNE PRÉFACE

PAR

J.-F. THÉNARD

Professeur au Lycée de Versailles

TOME PREMIER

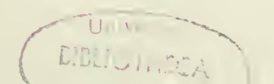


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII





NOTE DE L'ÉDITEUR

Dans le choix des œuvres de Fontenelle que nous offrons à nos lecteurs, nous avons dû nous imposer des limites. Ce n'est pas sans regret que nous retranchons toutes les productions poétiques, car là même, malgré l'espèce d'ostracisme qui poursuit cette partie des écrits de Fontenelle, il y a encore des choses charmantes qui n'ont pas trop vieilli.

Nous commençons par les *Dialogues des morts anciens* et les *Dialogues des morts modernes*, sur lesquels Bayle (*Nouvelles de la République des lettres*, 1687) s'exprimait ainsi : « Les dialogues dont on parle dans ce titre ont fait tant d'honneur à M. de Fontenelle qu'on s'imagine que pour prévenir favorablement les lecteurs il faut leur caractériser par cet endroit-là tout ce qu'il donne au public. Assurément c'est une bonne époque pour sa gloire. » Pour les curieux du XIXe siècle, les *Dialogues* présentent la première manière de notre auteur, et en même temps signalent un des côtés des mœurs de l'époque où ils furent écrits. La galanterie s'y montre encore, mais avec un esprit infini...

Il ne nous était pas permis de reproduire des extraits de la *Pluralité des mondes*, livre que deux siècles ont pour ainsi dire placé parmi les classiques français.

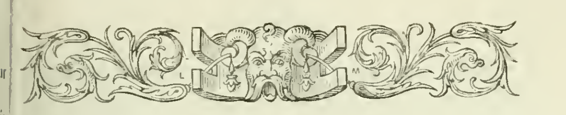
Nous aurions voulu donner place à quelques chapitres de l'*Histoire des oracles*, mais, à part le piquant des anecdotes et la vivacité du style, cet ouvrage a subi particulièrement

l'action du temps, qui l'a vieilli; les hardiesses de l'auteur nous paraissent bien timides aujourd'hui.

Dans les soixante et un Éloges que Fontenelle a composés en l'honneur des membres défunts de l'Académie des sciences, et qui lui ont valu une renommée européenne, nous avons encore dû faire un choix; nous conservons ceux des hommes qui survivent dans le souvenir de la postérité.

Les onze volumes des œuvres complètes se trouvent ici réduits à deux, mais ces deux volumes suffiront pour rendre hommage au talent supérieur d'un spirituel et savant écrivain, et à la mémoire d'un profond et honnête philosophe.





PRÉFACE

FONTENELLE, *dans son Éloge de Leibnitz, nous représente ce grand penseur se déclarant philosophe à l'âge de vingt-quatre ans, alors qu'il éditait avec une préface l'œuvre audacieuse et originale d'un écrivain italien du XVI*^{e} *siècle. « Cette préface, dit Fontenelle, annonce un éditeur et un commentateur d'une espèce fort singulière ; nul respect aveugle pour son auteur, nulles raisons forcées pour en relever le mérite ou pour en couvrir les défauts ; il le loue, mais seulement par la circonstance du temps où il a écrit, par le courage de son entreprise, par quelques vérités qu'il a aperçues. »*

Ne semble-t-il pas qu'au moment de parler de Fontenelle et de ses œuvres on ne puisse mieux faire que de reprendre cette déclaration et de s'en servir pour celui qui, en la formulant dans notre langue, lui a donné sanction et autorité ?

L'illustre centenaire qui devait garder dans l'histoire de notre littérature le nom de Fontenelle naquit le 11 février 1657. Parce qu'il ne fut baptisé que trois jours après sa naissance, son premier biographe officiel, Lebeau, a dit : « Cet enfant, qui ne sembloit pas assez fort pour respirer une heure, a vu sa centième année. » Sans chercher du merveilleux au début d'une existence qui devait dépasser les limites ordinaires, il est permis de croire que l'attente du baptême a eu pour cause la rigueur de la saison. La température n'est généralement pas clémente à Rouen, au mois de février ; et puis, le père de l'enfant, François Le Bovyer, écuyer, sieur de Fontenelle, avocat au parlement de Rouen, devait être assez influent pour obtenir de son église paroissiale un sursis de deux jours pour le baptême du nouveau-né Bernard ; peut-être aussi attendait-on la présence du parrain, Thomas Corneille, qui, au début de sa carrière littéraire et dramatique, suivait sans doute à Paris les représentations de son TIMOCRATE.

Ce neveu des Corneille par sa mère, Marthe Corneille, fut d'abord un enfant prodige. Le second de quatre frères, il demeura l'aîné par la mort prématurée de Joseph. On le mit, suivant les usages du temps, de bonne heure aux études, puisqu'il avait terminé ses classes avant l'âge de quinze ans ; et il avait dû suivre deux années un cours de philosophie rédigé et discuté en latin. Si nous ne voyons plus au-

jourd'hui de ces fruits précoces, cela vient de ce que nos programmes scolaires sont autrement compliqués.

Les jésuites, chez qui le jeune Le Bovyer étudia, se contentaient d'enseigner un peu de latin avec les élégances de convention. Développant chez leurs élèves, quand les sujets s'y prêtaient, les côtés brillants de l'imagination, ils ornaient leur mémoire de tirades dramatiques composées en langue latine, chez eux et par eux, pour leur théâtre privé ; peu de langue française ; l'étude de l'histoire consistait en un maigre résumé chronologique ; quant aux sciences telles que nous les entendons aujourd'hui, on n'en parlait même pas.

Un enfant bien doué pouvait, à la rigueur, parcourir assez rapidement ces étapes scolaires, il y brillait quand cet élève était un Fontenelle, et il devenait un homme supérieur, les circonstances aidant, comme il arriva pour notre centenaire [1].

Il était d'usage alors de compléter les cours du collège par l'étude du droit civil, du droit canon, et aussi du droit coutumier ; cet usage était presque une

---

1. L'abbé Trublet, l'ami de Fontenelle, qui a écrit sur lui, dans le *Dictionnaire* de Moréri, une notice très détaillée, dit que les jésuites cherchèrent à faire entrer dans leur société ce brillant disciple qu'ils avaient jugé par cette note : *Adolescens omnibus partibus absolutus et inter discipulos princeps*, « jeune homme accompli et le premier parmi ses condisciples ».

obligation dans ce pays normand qui passait pour la province la plus procédurière du royaume de France. Les Corneille de père en fils avaient exercé les fonctions d'avocat ou de juge; et le père de Fontenelle était, lui aussi, avocat au parlement. Son fils se vit naturellement destiné au barreau, dans le but d'hériter de la charge paternelle.

Mais la profession d'avocat n'offrait pas alors des horizons bien séduisants. Déjà, à la suite de la Fronde, les États de Normandie avaient été supprimés, et l'on savait que Colbert nourrissait l'idée de transférer à Caen le parlement de Rouen : ce projet pouvait être mis à exécution, comme la suppression des États de Normandie. D'un autre côté, si l'on plaidait beaucoup à Rouen, les clients étaient pauvres, et les robins, ou praticiens, pullulaient. On dit que Fontenelle avant l'âge de vingt ans plaida une affaire. Ce début fut-il brillant? Il est permis d'en douter, puisque notre avocat jeta sa robe par-dessus les bancs du prétoire.

Un autre théâtre devait fatalement séduire et attirer un jeune homme qui, à quatorze ans, avait remporté quatre prix aux PALINODS *de Rouen et répondait à la réputation de ses deux oncles, Pierre et Thomas Corneille.*

D'ailleurs, si les Corneille n'étaient pas arrivés à une haute fortune, que n'ambitionnaient guère alors les gens de lettres, ils avaient la gloire ou la notoriété,

ils tenaient dignement leur place dans le monde littéraire ; et les Muses avaient été, quoi qu'on en dise, plus libérales envers eux que n'eût pu l'être Thémis ou la chicane.

Ainsi Fontenelle, en renonçant à la charge paternelle pour la carrière des lettres, ne s'exposait pas à courir les aventures ; ses oncles étaient à même de lui ménager des protecteurs, et notre audacieux débutant avait déjà assez d'expérience de la société normande pour ne pas exciter contre lui des haines violentes.

Fontenelle avait dix-sept ans quand il visita Paris pour la première fois ; il dut descendre chez son oncle et parrain Thomas Corneille, qui avec de Visé dirigeait le MERCURE GALANT. *Dès* 1674 *le vainqueur aux* Palinods *envoyait une pièce à l'*Académie française, *et, s'il n'était pas couronné, du moins il obtenait la première mention honorable après le lauréat Lamonnoye, de Dijon.*

En 1677 *le* MERCURE *accueillait ses compositions en prose et en vers, mais généralement Fontenelle gardait l'anonyme. Trublet dit tenir de Fontenelle qu'il collabora avec son oncle Thomas aux opéras de* PSYCHÉ *et de* BELLÉROPHON, *etc. Tous ces travaux, Fontenelle les faisait à Rouen, car il ne revint à Paris qu'en* 1681, *pour y faire jouer sa tragédie d'*ASPAR, *qui n'est plus connue que par l'épigramme de Racine. L'auteur, se soumettant au jugement du public, eut le courage de jeter au feu son essai malheureux.*

Trente ans s'étaient à peine écoulés depuis que Pascal avait écrit : « Le peu de gens avec qui on peut communiquer des sciences abstraites m'en a dégoûté », quand Fontenelle osa présenter en langue française des leçons sur les sciences abstraites. N'était-ce pas courage et audace? Molière, dans LES FEMMES SAVANTES, *avait bien un peu tourné en ridicule la prétention du beau sexe d'arriver à parler des graves questions réservées jusque-là aux gens doctes, et, par cette raison, toujours ou presque toujours exposées dans la langue mystérieuse des anciens Romains. Boileau, en attendant l'heure de frapper lourdement sur les femmes dans sa fameuse* 10e *satire, décochait* (1675) *un trait méchant contre les dames du monde qui s'occupaient d'astronomie :*

Qu'un astrolabe en main une autre aille chercher, etc.

Fontenelle, qui lui aussi cherchait sa voie, et qui sans doute n'était pas fâché de prouver au public qu'il pouvait traiter d'autres matières que des opéras, des tragédies, des dialogues, ou des lettres galantes, etc., Fontenelle écrivit ses ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

Mais notre nouveau docteur, après avoir étudié en solitaire, car ce n'était pas au collège des Jésuites de Rouen qu'il avait été initié à l'astronomie, loin de s'adresser aux représentants de la science, pousse la

galanterie jusqu'à dévoiler aux femmes les mystères les régions célestes.

Quelques critiques ont blâmé Fontenelle d'avoir ıbaissé le rôle de la science en la parant d'un costume rop mondain ; en effet, l'audacieux écrivain, dans sa ıréface, déclarait « faire un cours de philosophie » :

« Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi lans toute la philosophie la matière la plus capable le piquer la curiosité. Il semble que rien ne devroit ıous intéresser davantage que de savoir comment est 'ait ce monde que nous habitons, s'il y a d'autres nondes semblables, et qui soient habités aussi ; mais, ıprès tout, s'inquiète de cela qui veut. »

Peut-on trouver docteur plus aimable et plus ac-ommodant ? Il ne vise pas à imposer ses leçons en xaltant leur prix et leur valeur, il ne veut « qu'en-ourager les dames par l'exemple d'une femme qui, ıe sortant jamais des bornes d'une femme qui n'a ıulle teinte de science, ne laisse pas d'entendre ce ıu'on lui dit ». Et comme Fontenelle sait aiguillonner on public féminin ! « Je ne demande aux dames ıour tout ce système de philosophie que la même ıttention qu'il faut donner à LA PRINCESSE DE CLÈVES, *i l'on veut en suivre l'intrigue et en connoître toute la ıeauté. » Mme de La Fayette dut être flattée de 'éloge que le galant professeur lui envoyait avec une liscrétion si délicate.*

Sainte-Beuve, en parlant des ENTRETIENS SUR LA

PLURALITÉ DES MONDES, *fait cet aveu : « Boileau et La Bruyère peuvent rire tant qu'ils veulent du précieux Fontenelle, il est plus philosophe qu'eux. » Peu importe que le critique du XIXe siècle regrette que chez Fontenelle « la vérité nouvelle passe en madrigal », si « elle passe plus sûrement ».*

L'auteur n'était-il pas obligé de recourir à cette forme galante, puisque l'élève du philosophe était une marquise ? Pour rendre son enseignement plus agréable, Fontenelle s'était bien donné de garde d'aller prendre pour disciple un savant en us *et versé dans la littérature des anciens.*

Le succès du livre fut considérable, et ce détail n'est pas à négliger pour la critique.

En 1686, en effet, on était au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes : les dragonnades opéraient des conversions avec trop de succès ; et, si les chaires retentissaient partout de controverses religieuses, la littérature proprement dite prenait part aussi à la lutte pour y applaudir. N'y avait-il pas un contraste frappant dans ce livre calme, enjoué et mondain, qui détournait les lecteurs de notre terre si agitée, si violentée, pour les faire planer dans des hauteurs sereines d'où les bruits, s'il en existait, ne pouvaient descendre ici-bas ? Nous aurons plus loin à parler des attaques dont notre écrivain fut l'objet avant d'entrer à l'Académie.

Le 5 mai 1691, M. de Fontenelle pénétrait dans

le temple de l'éloquence et de la poésie, *et, successeur de M. de Villayer, immortel fort inconnu de nos jours, il prononçait une harangue ne différant en rien de la banalité des discours entendus jusqu'alors. Cependant le récipiendaire déclarait que les liens de parenté qui l'unissaient au grand Corneille « avoient plus que ses propres mérites sollicité en sa faveur ». En quelques mots il fait l'oraison funèbre du défunt, et s'empresse d'aborder le panégyrique du roi.*

Trouver du nouveau dans un terrain tant de fois remué déjà n'était pas chose facile ; aussi Fontenelle se garde-t-il de creuser bien profondément, il se contente de quelques traits saillants et vient à Richelieu. Alors, par une prosopopée en forme indirecte, il ne fait pas difficulté d'avouer que, si le grand *ministre, rappelé du tombeau, était rendu spectateur de tant de merveilles, « surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette compagnie, si elle ne remplit pas sous ce règne le devoir qu'il lui avoit imposé de célébrer dignement les héros que la France produiroit ». — « Une admiration muette, dit-il en terminant, est le seul parti qui reste à l'éloquence. » Et tout cela débité en six petites pages : Fontenelle avait-il consulté son ami l'abbé de Saint-Pierre qui, quatre ans plus tard, quand il s'agissait de son discours de réception à la même Académie, discours que Fontenelle aurait désiré plus long et plus élégant, répondit :*

« Ces sortes de discours ne méritent pas, pour l'utilité dont ils sont à l'État, plus de deux heures de temps ; j'en ai mis quatre, et cela est fort honnête. »

Ce qui surprend et plaît dans ce morceau académique, c'est que le récipiendaire a oublié de louer le roi sur la révocation de l'édit de Nantes. Il y avait du courage à garder le silence sur cette mesure politique, à laquelle applaudissaient même ceux qui la blâmaient tout bas.

Puisque l'auteur des DIALOGUES DES MORTS, *de la* PLURALITÉ DES MONDES, *etc., siège parmi les académiciens, et qu'il a obtenu à trente-quatre ans la place vacante qu'il devait occuper pendant soixante-six ans, ajoutons tout de suite que Fontenelle ne se contenta pas de représenter un des quarante de l'Académie, sur laquelle il aimait à répéter ce naïf distique de sa façon :*

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux;
Quand nous sommes quarante, on se moque de nous.

Il frappa aux portes des autres compagnies savantes. En 1697 *il entrait à l'Académie des sciences, et bientôt lui communiquait une activité brillante qu'elle n'avait pas encore connue; en* 1701, *il était nommé membre des Inscriptions et Belles-Lettres. Ces fonctions diverses, Fontenelle ne les recherchait pas comme des sinécures honorifiques, partout il travail-*

lait et étonnait ses collègues par son ardeur infatigable et par la variété de ses études.

Les œuvres de Fontenelle seraient plus volumineuses si nous avions tout ce qu'il a écrit. Ses contemporains ont affirmé qu'il mettait sa compétence en toute matière, la fécondité de sa plume, au service de ses amis. Des magistrats, des ministres et même des académiciens lui ont dû leurs succès d'éloquence. D'Alembert a levé une partie du voile qui couvre des secrets que Fontenelle n'a jamais divulgués. Aussi était-il aimé et recherché de tous, et sa vie se partageait paisiblement entre ses travaux de cabinet et ses relations dans le monde des salons, où, jusque dans ses dernières années, il brilla par son esprit et sa galanterie.

Nous lisons dans les MÉMOIRES *de d'Argenson à la date de 1750 : « M. de Fontenelle a maintenant quatre-vingt-quatorze ans; dernièrement il voulut ramasser le gant d'une dame et tomba tout de son long. « Ah! ma belle dame, s'écria-t-il, que n'ai-je « encore quatre-vingts ans ! »*

Voyons-le dans ses rapports avec ses confrères : « L'année 1741, écrit le président Hénault [1]*, fut une époque pour l'Académie française. M. de Fontenelle nous donna un dîner à tous pour consacrer par ce repas académique la cinquantième année de sa récep-*

---

1. *Mémoires* publiés en 1858.

tion. Nous sentîmes encore davantage ce jour-là le prix d'être ses confrères. Un héraut, comme aux jeux Olympiques, auroit pu s'écrier : « Venez voir ce que vous « n'avez jamais vu et ce que vous ne verrez jamais! » Triste souvenir de la perte d'un si grand homme! »

On aurait dit que l'Académie avait hâte de donner un successeur à l'illustre centenaire que la mort venait de lui enlever, ou plutôt qu'il lui tardait d'entendre répéter avec éloge le nom d'un membre qui pendant soixante-six ans avait siégé dans son sein. Fontenelle s'éteignait le 9 janvier 1757, et le 31 mars suivant, M. Séguier, avocat général au parlement, le remplaçait et prononçait un discours consacré tout entier à la gloire du défunt; et, chose étonnante, l'éloge cette fois était mérité et exprimé dans un langage relativement mesuré et approprié au sujet : point de hors-d'œuvre, aucune de ces banales adulations qu'on entendait d'ordinaire. C'est Fontenelle qui vit et respire dans la harangue du récipiendaire, et l'orateur n'avait pas eu de longs mois pour la méditer; c'était presque une improvisation. Nous en extrairons quelques lignes qui nous fourniront l'occasion de rapporter une anecdote peu connue :

« Le nom de M. de Fontenelle, dit M. Séguier, ne pouvoit être resserré dans les bornes de son pays. La réputation des grands hommes part d'auprès d'eux, mais c'est au loin qu'elle paroît briller davantage..... Les étrangers accouroient pour pouvoir dire au

moins dans leur patrie : Je l'ai vu. *Un d'eux arrive. A peine aux portes de cette capitale, il le demande avec impatience au premier qu'il rencontre, persuade qu'un homme connu aux extrémités du monde ne pouvoit être ignoré d'aucun de ses concitoyens.* »

L'anecdote n'est pas complète : l'orateur faisait sans doute allusion à une aventure que les LETTRES SECRÈTES *signalaient à la date du* 4 *avril* 1734 : « *M. de Fontenelle jouit de son vivant de toute sa réputation. Un savant de Berlin vint, il y a quelques jours, en poste de son pays pour le voir. Il demanda à la barrière, en arrivant, où demeuroit M. de Fontenelle. Les commis lui répondirent qu'ils n'en savoient rien.* « *Comment, dit-il, tout le monde ne* « *sait pas ici où demeure M. de Fontenelle?* » *Et là-dessus, par un caprice digne d'un savant, il reprit la route de son pays sans vouloir entrer dans une ville où l'on étoit obligé de chercher les grands hommes.* »

Le trait suivant est-il un souvenir de celui du Berlinois? « *Fontenelle avait quatre-vingt-dix-neuf ans quand on lui présenta une dame qui, pour le voir, avait franchi le* canal (*la Manche*). « *C'est votre gloire* « *qui m'a attirée en France, lui dit-elle, c'est pour voir* « *l'auteur de la* PLURALITÉ DES MONDES *que je suis* « *venue. — Je vous en remercie bien fort, répondit* « *Fontenelle, et je remercie aussi la nature qui m'a* « *permis de vous attendre.* »

Sans révoquer en doute l'authenticité de la bou-

tade du Berlinois, il nous est permis de remarquer que la visite de la dame anglaise ressemble assez à une traduction libre du voyage du savant allemand. Mais la démarche de ce dernier paraît, sauf son brusque retour, plus naturelle; en effet, en 1734, Fontenelle n'avait que soixante-dix-sept ans, et pour un futur centenaire il était dans sa seconde jeunesse, ou à peine dans son âge mûr. D'ailleurs, à cette date le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences occupait l'attention de l'Europe savante par ses rapports annuels. Mais qu'en 1756 une bonne dame anglaise se prenne d'une vive passion pour un homme de quatre-vingt-dix-neuf ans, à propos d'un ouvrage paru depuis soixante-dix ans, voilà qui peut prêter au doute; et pourtant l'idée même d'avoir inventé cette anecdote galante serait un hommage rendu à Fontenelle.

Voici maintenant un détail artistique témoignant de la popularité de notre écrivain et qui n'a pas encore, que je sache, été relevé.

Aux archives de Seine-et-Oise, section E, titres de famille, dans l'inventaire des effets appartenant à Mlle de Logivière, on lit : « Une tabatière ronde, d'écaille incrustée d'or, avec le portrait de Mme Gourdan », et à la suite : « Une bague du portrait de M. de Fontenelle. » L'inventaire est daté de 1747. Ainsi, à cette époque, les grandes dames portaient des bagues dont le chaton représentait les traits de l'aimable et spirituel vieillard ; cette notoriété ne res-

mble-t-elle pas à la gloire, et n'est-il pas permis e dire que Fontenelle, pendant la première moitié 'u XVIIIe siècle, a excité l'attention publique omme l'a fait Voltaire dans la seconde ?

Fontenelle s'attirait l'estime et l'admiration du nonde savant par ses écrits. Mais c'est dans la so- iété, dans les salons, qu'il brillait principalement par une conversation, dit d'Argenson, infiniment igréable, semée de traits d'esprit plus fins que frap- ans, et d'anecdotes piquantes sans être méchantes, arce qu'elles ne portent jamais que sur des objets ittéraires ou galans et des tracasseries de société ». Aussi les bons mots de Fontenelle étaient-ils répétés t commentés.

Parmi les mots qu'on se plaît à lui attribuer, l en est un qui revient souvent à la mémoire et ous la plume des critiques, et surtout dans les con- ersations : veut-on recommander la prudence, la irconspection, etc., aussitôt vous entendez ce re- rain : « Si j'avais les mains pleines de vérités, omme disait Fontenelle, je me garderais bien de les uvrir. » Où cela est-il écrit dans les œuvres de otre auteur ? C'est dans les salons, réplique-t-on, u'il laissa échapper ce conseil à l'usage des peu- eux, des timides. C'est possible, mais lui-même, i on le juge d'après ses œuvres, ne se conformait as toujours à cette règle égoïste. Dans le journal de Bayle, Van Dale écrivait : « J'ai lu avec bien du plai-

*sir l'*Histoire des oracles, *faite par un auteur françois, où je suis copié fidèlement ; j'approuve la liberté qu'il s'est donnée de tourner ce que j'avois avancé dans mes deux dissertations sur ce sujet au génie de sa nation. C'est peut-être un malheur pour la cause qu'il soutient avec moi, qu'il ne soit pas dans un pays de liberté, car je ne puis imputer à une autre raison le silence qu'il a gardé ou les déguisemens qui semblent l'avoir commandé sur des faits de conséquence.* »

Le savant hollandais osait rendre justice à son confrère français. Il n'ignorait pas qu'en 1687, *date de la publication de l'*Histoire des oracles, *il fallait une certaine audace pour appeler les méditations des lecteurs sur une matière aussi* brûlante. *L'édit de Nantes était révoqué depuis deux ans à peine ; les dragons avec les missionnaires continuaient à convertir les protestants qui n'avaient pas fui le sol de la patrie ou qu'on n'avait pas envoyés ramer sur les galères du roi. Qu'on nous cite un autre écrivain qui ait publiquement protesté, même d'une façon timide et prudente, en faveur de la liberté de conscience. Voltaire rapporte ce fait que ce fut à M. d'Argenson, alors lieutenant de police, que Fontenelle dut sa tranquillité après la publication de l'*Histoire des oracles. *Il ne manquait donc pas de courage littéraire pour ce qu'il considérait comme la* vérité, *et nous ne lui ferons pas un crime de s'être*

ménagé des appuis chez les représentants de l'autorité.

*On oublie trop aisément les passages où Fontenelle s'est montré audacieux jusqu'à ouvrir ses deux mains toutes larges : c'est dans l'*Éloge de Leibnitz *que nous en prendrons la preuve. On nous dira qu'en 1716, sous la Régence, il n'y avait pas de péril à courir : le gouvernement toutefois était moins tolérant pour les paroles et les écrits que pour les personnes, et si la Bastille avait été ouverte à un grand nombre de prisonniers à la mort de Louis XIV, on n'avait pas pour cela supprimé les lettres de cachet. Nous prions le lecteur de se reporter au passage de l'*Éloge de Leibnitz *auquel nous faisons ici allusion (page 190 du tome II de la présente édition), il se convaincra sans peine qu'il y avait de l'audace à parler aussi librement, dans une assemblée publique, d'un Ordre qui retenait toujours la direction et la surveillance des œuvres de l'esprit.*

Il n'entre pas dans notre plan de donner la biographie détaillée de Fontenelle : un volume n'y suffirait pas. Nous voulons seulement faire connaître les côtés saillants de cette existence consacrée uniquement à la philosophie et aux lettres, sans nous astreindre à l'ordre chronologique.

« Qui terre a guerre a », dit un vieux proverbe, et ce dicton populaire peut avec plus de justesse encore s'appliquer à ceux qui courent la carrière des lettres.

Ce qu'on appelle aujourd'hui la critique est loin

*de ressembler au genre agressif et violent en usage au XVIIe siècle. Sous ce point de vue, il semble que nous ayons fait des progrès par les bons côtés ; nous n'avons plus l'injure aussi facile ni aussi grossière. Nous mettons plus de calme et plus de convenance dans nos jugements : car, après tout, de quoi peut être coupable un écrivain dont l'œuvre ne nous plaît pas? Nous lui devrions, au contraire, une certaine gratitude pour nous avoir fourni la satisfaction de croire que nous avons plus d'esprit que lui. Mais au XVIIe siècle il n'en allait pas ainsi : on prenait place dans un camp, et de là on tirait, au hasard bien souvent, sur l'ennemi inconnu placé dans le camp opposé. C'est ainsi que Racine eut des ennemis qui causèrent à son légitime orgueil des blessures assez cuisantes : cela lui fit-il comprendre l'injustice d'une critique si peu courtoise? Au contraire, il riposta sur le même ton ; s'il s'était contenté de répondre à ses adversaires de la même façon, il n'y eût eu rien de répréhensible, encore qu'on pût attendre d'un esprit supérieur plus de modération; mais, quand Fontenelle, à l'âge de vingt ans, apporte de Rouen à Paris une tragédie qui échoue, qui est sifflée, est-ce un motif pour Racine de décocher contre un jeune débutant une de ses plus méchantes épigrammes? En 1681, date de la représentation d'*Aspar*, Racine avait dit adieu au théâtre. Tout entier à sa charge dans les finances, à ses devoirs d'historiographe, il n'avait plus à s'occuper des*

querelles littéraires; il devait voir du rivage la tempête qui brisait la barque du jeune Fontenelle. Racine ne put résister au malin plaisir de lancer un de ces traits qu'il savait si bien aiguiser. Mais, si l'on sourit devant l'épigramme de Racine, il n'en est pas de même du portrait laissé par La Bruyère : autant nous serons indulgent pour l'auteur de PHÈDRE, *autant nous blâmerons l'auteur des* CARACTÈRES. *Le portrait de Cydias désigne, dit-on, malgré les clefs, Fontenelle, et non Perrault; mais on a voulu toujours y voir le premier. Avant de relever les attaques du moraliste, examinons de sang-froid la situation.*

La Bruyère a publié ses CARACTÈRES *en* 1687. *Quelle figure faisait alors Fontenelle? S'il faut en croire ses biographes, il vivait encore à Rouen, où « il étudioit les sciences, où, par d'immenses lectures, il se préparoit à entrer dans la carrière des lettres ». « Outre diverses pièces envoyées au concours de l'*Académie françoise, *il écrivoit dans le* MERCURE GALANT *sans signer. Il s'essayoit dans le genre tragique par la tentative malheureuse d'*ASPAR; *il donnoit en* 1683 *les* DIALOGUES DES MORTS, *qui commencèrent sa grande réputation », dit l'abbé Trublet. « En* 1684 *parut le* JUGEMENT DE PLUTON, *qu'on peut considérer comme l'examen critique des* DIALOGUES; *en* 1685, *l'*ÉLOGE DE PIERRE CORNEILLE; *la même année, les* LETTRES DU CHEVALIER D'HER***, *ouvrage que Fontenelle n'a jamais avoué. Cette même*

*année encore, deux mémoires sur l'*ARITHMÉTIQUE ; *en* 1686, ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES, *et l'*HISTOIRE DES ORACLES *en* 1687. » *Fontenelle, âgé alors de trente ans, avait conquis ses plus beaux titres à la réputation littéraire. C'est à ce moment que La Bruyère écrit ce fameux portrait de Cydias où il est accusé de tenir un atelier de composition : « C'est un écrivain public auquel on fait des commandes et qui tient un magasin... » Que dire de ce trait?... « Fade discoureur, qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie et mettre en œuvre ses rares conceptions... » Évidemment La Bruyère jugeait de Fontenelle par supposition, il s'en rapportait à la mise en scène des* ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES. *Mais, en admettant que Fontenelle fût le pédant et le précieux que prétend La Bruyère, est-il de bon goût de dire « qu'il est fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province » ? Si La Bruyère veut se porter comme interprète des grands et des gens de la cour, il donne une idée singulière du ton et de la politesse de ceux qu'il fréquente. Comment expliquer ces attaques trop passionnées de la part de La Bruyère? Il était de la coterie (qu'on nous pardonne le mot, qui nous paraît juste) des partisans des Anciens contre les tenants des Modernes ; il était lié avec Racine et Boileau, il visait à l'Académie, et*

l voyait un concurrent dans le jeune Fontenelle, qui, n effet, y entrait deux ans avant l'auteur des Caractères.

Un critique[1] *partisan de Fontenelle disait : « Il n'est que trop décidé que c'est le sort des plus grands hommes, de ceux mêmes qui ont atteint au plus haut point de réputation et de gloire, de ne pouvoir jamais parvenir à réunir tous les suffrages. M. de Fontenelle me pardonnera si j'offre à ses yeux une vérité désagréable. Il est trop éclairé pour ne l'avoir pas prévu, et trop philosophe pour y être sensible. Il a des censeurs ; il est vrai que c'est presque à son style seul que l'on s'attaque, mais par son style on entend quelque chose de plus essentiel que la pureté de son langage : c'est sa manière d'écrire, c'est ce goût singulier qui règne dans tous ses ouvrages, cette richesse, cette abondance de pensées qui ne se trouve nulle part en un aussi haut degré et qui lui compose un caractère unique bien propre à le distinguer au milieu de nos plus illustres écrivains. »*

Ces lignes semblent écrites pour servir de réponse à un jugement de M. Despois[2] *: « La langue a suivi*

---

1. *L'Esprit de Fontenelle, ou Recueil des pensées tirées de ses ouvrages*, par Prémontval (Leguay). La Haye, 1753.

2. *Des influences royales en littérature* (*Revue des Deux-Mondes*), juin 1853.

les destinées du génie littéraire : ce n'est plus le parler mâle et franc de Molière et de Descartes; en quelques années quelle chute et quel épuisement! Féminisée par Racine et par Fénelon, chez Fontenelle elle n'a plus de sexe; malgré tout son esprit, c'est quelque chose d'uni, de clair et de froid. »

M. Despois semble partir d'un principe discutable, à savoir que tous les écrivains doivent se ressembler par le parler mâle et franc. Cependant, si l'on fait attention aux sujets traités par Fontenelle, est-il juste d'exiger de lui le style des deux illustres devanciers dont parle M. Despois? Est-ce que tout écrivain supérieur n'a pas sa marque, son cachet particulier? Fontenelle est Fontenelle, et non tel autre; qu'il soit inférieur, égal ou supérieur à l'écrivain qu'on lui oppose, c'est une question de petite critique. Fontenelle a-t-il, oui ou non, joué un rôle important dans notre littérature? C'est ce qu'on ne saurait nier sans esprit de parti. Quant à la forme, au style en un mot, c'est affaire de goût. A côté de ces censeurs difficiles et quelque peu atrabilaires, parmi lesquels il faut encore placer La Harpe au XVIIIe siècle, nous allons trouver d'autres appréciateurs d'un esprit plus calme et plus rassis.

On s'imagine aisément que Fontenelle, pour entrer à l'Académie après trois ou quatre insuccès, mais à l'âge de trente-quatre ans, sans être un grand seigneur ni un dignitaire de l'Église, devait compter des amis et

les partisans à la cour, à la ville, et aussi à l'Académie elle-même. Ses amis, il ne les devait qu'à son mérite personnel, à son influence littéraire, et ce n'est pas parmi les affections de la première heure que nous chercherons nos témoignages : nous attendrons que les ardeurs soient calmées. Il y aura plus de chances de rencontrer la note juste.

En 1740, le marquis d'Argenson écrivait dans ses MÉMOIRES : « *Je n'approuve guère le goût de notre siècle (le XVIII*e*) que dans l'ennui qui a pris de l'éloquence longue et pédantesque. La véritable éloquence, c'est l'heureux choix du mot propre. Molière le savoit à merveille, La Rochefoucauld aussi, mais encore mieux Fontenelle...* »

Dans un autre endroit il dit : « *Diderot déguise avec art les questions épineuses et dangereuses pour la religion. Je trouve qu'il affecte trop les termes d'art. C'est le tort de nos philosophes modernes.* Fontenelle, *Saint-Évremond, les écrivains du dernier siècle, n'avoient pas ce défaut* » ; *et ailleurs :* « *Il faut convenir que Fontenelle, en sauvant avec beaucoup d'art la sécheresse des matières qui ont fait l'objet du travail de ceux qu'il loue, dit du moins presque toujours ce qu'il faut dire ; il est à craindre que ses successeurs ou ses imitateurs ne trouvent plus court d'en parler fort peu.* »

Voici trois lignes d'un ami de Fontenelle qui, dans leur précision délicate et piquante, sembleraient, si elles

n'étaient pas signées, écrites par l'auteur de la PLURALITÉ DES MONDES : « *On a pu reprocher à Fontenelle trop de finesse; mais on le relit cent fois; il aiguise l'esprit, et il a trouvé souvent des ingrats qui lui reprochoient le plaisir qu'il leur avoit fait.* » *C'est le président Hénault qui laisse dans ses* MÉMOIRES *ce témoignage de l'estime qu'il portait à son ami.*

Voltaire a toujours respecté le nom de Fontenelle, et, s'il l'a appelé le discret, *il devait comprendre que cette discrétion, à la fin du XVII*[e] *siècle, était d'une audace singulière. Nous ne pouvons résister au plaisir de rapporter ici une épigramme du même auteur; le trait malin est à la fin, mais quel éloge!*

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière;
Des mondes infinis autour de lui naissans,
Mesurés par ses mains, à ses ordres croissans,
A nos yeux étonnés il traça la carrière :
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira :
Que voulez-vous de plus ? Il fit un opéra.

Montesquieu n'est guère porté à donner de l'encens, et pourtant il a dit dans ses PENSÉES DIVERSES : « *Fontenelle, autant au-dessus des autres hommes par son cœur qu'au-dessus des hommes de lettres par son esprit.* »

Quelques jours après la mort du centenaire, Grimm écrivait dans sa CORRESPONDANCE : « *L'esprit philosophique, aujourd'hui si généralement répandu, doit ses premiers progrès à Fontenelle.* »

Nous avons réservé pour la fin l'appréciation du grave et sympathique Vauvenargues : « Fontenelle mérite d'être regardé par la postérité comme un des plus grands philosophes de la terre, et, malgré leurs défauts, la plupart de ses ouvrages ne devraient jamais périr. » — « On ne doit point lui refuser d'avoir donné de nouvelles lumières au genre humain. Personne n'a mieux fait sentir que lui cet amour immense qu'ont les hommes pour le merveilleux, cette pente extrême qu'ils ont à respecter les vieilles traditions et l'autorité. C'est à lui, en grande partie, qu'on doit cet esprit philosophique qui fait mépriser les déclamations et les autorités pour discuter le vrai avec exactitude. »

On le voit, les partisans de Fontenelle ne lui plaignent pas l'éloge, et nous nous rangeons à leur avis en lisant avec calme et sans idée préconçue quelques pages de cet écrivain qui a pu dire de lui-même : « Il ne m'est jamais arrivé de jeter le moindre ridicule sur la plus petite vertu. » Et, s'il s'est rencontré des gens pour lui faire un crime de son esprit, personne n'a eu à le faire rougir d'une mauvaise action : « Cela se doit », disait-il en parlant des bonnes actions.

Fontenelle, songeant à lui sans doute, disait du sage : « Il tient peu de place et n'en change jamais. » Il mit, en effet, sa maxime en pratique. Il avait trente ans, quand il vint se fixer à Paris, en 1687. Il demeura quelque temps d'abord chez son oncle et

parrain Corneille, cul-de-sac des Jacobins, puis chez M. Le Haguais, son compatriote, avocat général de la cour des aides : c'était son ami le plus intime. A la mort de celui-ci, il alla occuper au Palais-Royal un logement que lui donna le duc d'Orléans, qui fut depuis le Régent. En 1730, il vint s'installer à la porte Saint-Honoré, chez sa nièce, Mme Daube, femme d'un ancien intendant. C'est chez elle qu'il mourut en 1757. Quatre logements ou plutôt trois en soixante-dix années, cela peut s'appeler de la constance.

Les adversaires de Fontenelle lui feraient presque un reproche d'avoir vécu un siècle entier; ils attribuent cette longévité à l'absence de passion ou de passions, à une espèce d'égoïsme impassible où il se circonscrivait; et l'autorité la plus sérieuse que l'on apporte de cette démonstration, c'est la boutade de Mme de Tencin qui dit un jour à Fontenelle en lui mettant la main sur la poitrine : « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la cervelle, comme dans la tête. »

Ne serait-il pas permis de se demander si cette plaisanterie d'un goût équivoque a été sérieusement prononcée? L'abbé Trublet la rapporte comme vraie, mais en ajoutant, sur les relations entre Fontenelle et Mme de Tencin, des détails qui modifient la portée du bon mot. Et d'ailleurs, est-ce chez Mme de Tencin

qu'il conviendrait de chercher des modèles de tendresse et de sensibilité?

Voici une autre anecdote. Fontenelle était cartésien pour la méthode, mais ne jurait pas en aveugle par le maître. Comme La Fontaine, il n'admettait pas que les bêtes fussent de pures machines. Un jour, Fontenelle rendait visite au P. Malebranche, à l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Malebranche était cartésien déterminé, et très persuadé du mécanisme des bêtes, *lequel, selon lui, choque la raison et le bon sens, mais s'accorde très bien avec la foi au point de vue du dogme de la spiritualité de l'âme. Pendant que Fontenelle se promenait avec lui dans le parloir, une grosse chienne de la maison, et qui était pleine, entra et vint caresser le P. Malebranche et se rouler à ses pieds. Après quelques mouvements inutiles pour la chasser, le philosophe lui donna un grand coup de pied qui fit jeter à la chienne un cri de douleur, et à Fontenelle un cri de compassion. « Eh quoi! lui dit froidement le P. Malebranche, ne savez-vous pas que* CELA *ne sent point?* »

Cette impression de pitié de la part de Fontenelle pour une pauvre bête si brutalement maltraitée par le spiritualiste Malebranche nous semble mieux marquer le caractère de l'auteur de la PLURALITÉ DES MONDES *et réfute l'impertinente raillerie de Mme de Tencin. Non, Fontenelle n'était pas insensible, et l'on peut trouver dans ses œuvres des témoignages d'un profond*

*intérêt pour les misères de son époque. Rencontrerait-on chez beaucoup d'écrivains du XVII*e *siècle et de la première moitié du XVIII*e *un grand nombre de passages semblables à celui-ci ?*

« Une curiosité dont ceux qui sont en place devroient bien s'occuper dans leurs voyages pour employer utilement leur temps à l'exemple de quelques grands hommes, ce seroit de s'informer avec soin de la valeur des terres, de ce qu'elles rapportent, de la manière de les cultiver, des facultés des paysans, de leur nombre, de ce qui fait leur nourriture ordinaire, de ce que peut leur valoir en un jour le travail de leurs mains : détails méprisables et abjects en apparence et qui appartiennent cependant au grand art de gouverner. » Oser louer Vauban à propos du livre qui avait causé la disgrâce de ce grand homme de cœur, c'était un acte de courage et en même temps une preuve de sensibilité :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

Ce vers du poète latin s'applique parfaitement à l'âme de Vauban et convient aussi à celle de Fontenelle. « Il méprisoit, dit-il encore en parlant du même Vauban, cette politesse superficielle dont le monde se contente et qui couvre souvent tant de barbarie. »

Que Fontenelle ait porté son attention sur les choses et les hommes de son siècle, qu'il ait jugé en

philosophe les diverses évolutions de l'esprit humain, mais en se tenant loin des questions irritantes de l'actualité, personne ne s'en étonnera : car l'opinion générale est que l'auteur de la Pluralité des mondes *et de l'*Histoire des oracles *cachait en lui un côté de scepticisme mêlé à une grande indulgence; mais que notre Philinte littéraire ait médité sur la politique et tracé en raccourci un plan de gouvernement, voilà qui surprendra bien des lecteurs; et pourtant il faut se rendre à l'évidence ou plutôt aux fragments recueillis et publiés après sa mort : en effet, Fontenelle, de son vivant, n'aurait peut-être pas eu l'audace de publier les* Rêveries politiques, *qu'on trouva écrites de sa main.*

L'éditeur de 1766 intitule cet extrait : « Fragment de ce qüe M. de Fontenelle appeloit sa république. » Il y a là dix-neuf articles qui sentent leur réformateur révolutionnaire, mais dans la meilleure acception des termes.

On y lit ceci : « Il n'y aura ni nobles ni roturiers. Tous les métiers seront également honorables, et on en pourra également tirer les magistrats, du moment qu'on y aura gagné le bien prescrit. » Car notre législateur ne veut confier les magistratures qu'à des citoyens possesseurs d'une fortune acquise par des moyens honnêtes et équitables. Ailleurs il dit : « Tous les citoyens seront soldats et obligés d'aller à la guerre ; il y aura des temps réglés pour les exercer

tous, de sorte que l'on s'en pourroit servir en cas de besoin. — Les généraux auront passé indispensablement par tous les degrés. Leurs enfans ne pourront jamais passer le degré de capitaine. »

Autre article qui rappelle l'ancienne Sparte : « Les filles n'auront rien en mariage. » Que dire de ceci : « Les femmes pourront répudier leurs maris, sans en pouvoir être répudiées, mais elles seront un an après sans se pouvoir remarier » ? Pour que Fontenelle fût arrivé à formuler, dans son cabinet il est vrai, un projet de loi semblable, il avait dû être le témoin de bien des désordres moraux, le confident de nombreuses plaintes conjugales. Il avait vu en effet la dernière période du siècle de Louis XIV, et, malgré le rigorisme de Mme de Maintenon, ce n'était pas l'époque la plus austère. Il avait vu dans l'intimité et la familiarité les neuf années de la Régence; il avait pu apprécier la funeste influence du ministère Fleury, et le règne de Mme de Pompadour n'était pas de nature à modifier ses premières impressions. Remarquons, d'ailleurs, que, d'après les dispositions prises par Fontenelle, ce n'est pas l'épouse qu'il met en cause, mais au contraire le mari qu'il semble rendre responsable de cette nécessité légale.

Dans un autre endroit, Fontenelle recommande de « donner souvent des spectacles au peuple, opéras, comédies, et quelques-uns aussi d'une espèce nouvelle, comme de représenter un triomphe romain, un

sacrifice, de représenter aussi au vrai les choses les plus pompeuses ou les plus extraordinaires des pays étrangers : la fête d'Ali chez les Perses, le Mogol se faisant peser. »

*L'auteur de l'*HISTOIRE DES ORACLES *reparaît dans ce plan d'éducation populaire ; et de l'ensemble des quelques pages que Fontenelle a écrites sur la politique pure, il résulte que « si l'illusion habitait en son sein », elle ne manquait ni de grandeur ni de bonté ; c'était peut-être un souvenir de ses relations amicales avec le bienfaisant et naïf abbé de Saint-Pierre.*

Un ennemi, sinon de Fontenelle, du moins des idées de Fontenelle, analysant les MÉMOIRES DE GARAT SUR LE XVIIIe SIÈCLE [1], *convient avec Garat que Fontenelle a imprimé le caractère de son esprit au XVIIIe siècle. « D'où est donc venu cet empire de Fontenelle? ajoute-t-il : il faut le dire, de la clarté avec laquelle il a expliqué le système de Copernic et de Galilée... On se passionnait alors pour les sciences, et je remarque à dessein cet ascendant de Fontenelle par les sciences, parce que, en effet, c'est la seule gloire du XVIIIe siècle, de ce siècle qui s'est ensuite enorgueilli de ses découvertes des lois du monde physique jusqu'à nier les lois du monde moral, et qui s'est*

1. Genoude, *le Défenseur,* tome I, page 440. 1821. Paris, Michel Nicole.

*proclamé le premier des siècles, parce qu'il a trouvé l'*attraction, *oubliant que les lois morales qu'il niait sont bien autrement importantes pour l'humanité.* »

Le religieux critique paraît à tort faire retomber sur Fontenelle les reproches qu'il adresse au XVIIIe siècle et dont nous n'avons pas à examiner ici la valeur et la justesse. Genoude continue : « *On peut juger de la vérité de ce que nous disons par ces mots qui terminent l'éloge de Fontenelle dans les* MÉMOIRES DE GARAT : *Ce qu'ont été dans l'antiquité les hommes illustres de Plutarque, les savants de Fontenelle* (ÉLOGES DES SAVANTS) *le sont dans les temps modernes. Ce sont les deux recueils qui honorent le plus l'espèce humaine.* »

Malgré les réserves du critique sur l'esprit fin et subtil de Fontenelle, les lecteurs acceptent l'éloge et le regardent comme vrai, même ainsi présenté par un adversaire : ce n'est pas un médiocre mérite de marcher de pair avec le plus populaire interprète (Plutarque) de la vertu et de la morale humaines.

J.-F. THÉNARD.



DIALOGUES DES MORTS



DIALOGUES
DES MORTS

A LUCIEN
AUX CHAMPS ELISIENS

Illustre mort,

Il est bien juste qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'auteur dont on a tiré le plus de secours dans un livre est le vrai héros de l'épître dédicatoire; c'est lui dont on peut publier les louanges avec sincérité, et qu'on doit choisir pour protecteur.

Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir osé travailler sur votre plan; mais il me semble que je l'eusse été encore davantage si j'eusse travaillé sur un plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'espérer que le dessein qui est de vous fera passer les choses qui sont de moi; et j'ose vous dire que, si par hasard mes Dialogues avoient un peu de succès, ils vous feroient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait, puisqu'on verroit que cette idée est assés agréable pour n'avoir pas besoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond sur elle que j'ai crû qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ai supprimé Pluton, Caron, Cerbere, et tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayés épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, et à qui ils faisoient la cour! Mais, après tout, puisque vous aviés

inventé ce dessein, il étoit raisonnable que vous en prissiés ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiés proposée. Tous vos Dialogues renferment leur morale, et j'ai fait moraliser tous mes morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; des vivans auroient suffi pour dire des choses inutiles. De plus, il y a cela de commode qu'on peut supposer que les morts sont gens de grande réflexion, tant à cause de leur expérience que de leur loisir; et on doit croire, pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'ici-haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence et plus de tranquillité, et ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prennent un reste d'intérêt. Vous avés fait la plûpart de leurs dialogues si courts qu'il paroît que vous n'avés pas crû qu'ils fussent de grands parleurs, et je suis entré aisément dans votre pensée. Comme les morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bientôt le bout

de toutes les matieres. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assés éclairés pour convenir de tout les uns avec les autres, et par conséquent pour ne se parler presque jamais : car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres ignorans qui ne découvrons pas la vérité; de même qu'il n'appartient qu'à des aveugles, qui ne voient pas le but où ils vont, de s'entre-heurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader ici que les morts eussent changé de caractéres jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des gens, on n'en sauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à rendre les morts reconnoissables, du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avés pas fait de difficulté d'en supposer quelques-uns, et peut-être aussi quelques-unes des aventures que vous leur attribués; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilege. L'Histoire me fournissoit assés de véritables morts et d'aventures véritables pour me dispenser d'emprunter aucun secours de la fiction.

Vous ne serés pas surpris que les morts parlent de ce qui s'est passé long-temps après eux, vous qui les voyés tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est vous connoissés la France par une infinité de rapports qu'on vous en a faits, et que vous savés qu'elle est aujourd'hui pour les Lettres ce que la Gréce étoit autrefois. Sur-tout votre illustre traducteur, qui vous a si bien fait parler notre langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos ouvrages le même goût que Rome et Athénes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre stile comme ce grand homme le prit, et attraper dans ses expressions cette simplicité fine et cet enjouement naïf qui sont si propres pour le dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien sû qu'on ne peut imiter un plus excellent modéle que vous.



DIALOGUES

DES MORTS ANCIENS

DIALOGUE PREMIER.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

PHRINÉ.

Vous pouvés le savoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thébes, que vous aviés ruinées, pourvû que l'on y mît cette inscription : *Alexandre le Grand avoit abbatu ces murailles, mais la courtisane Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE.

Vous aviés donc grand peur que les siécles à ve nir n'ignorassent quel métier vous aviés fait?

PHRINÉ.

J'y avois excellé, et toutes les personnes ex traordinaires dans quelque profession que ce puiss être ont la folie des monumens et des inscription

ALEXANDRE.

Il est vrai que Rhodope l'avoit déja eue avan vous. L'usage qu'elle fit de sa beauté la mit e état de bâtir une de ces fameuses pyramid d'Égypte qui sont encore sur pied; et je me sou viens que, comme elle en parloit l'autre jour à d certaines mortes françoises qui prétendoient avo été fort aimables, ces ombres se mirent à pleure en disant que, dans les païs et dans les siécles o elles venoient de vivre, les belles ne faisoient pl d'assés grandes fortunes pour élever des pyr mides.

PHRINÉ.

Mais moi j'avois cet avantage par-dessus Rh dope qu'en rétablissant les murailles de Thébes j me mettois en parallele avec vous, qui aviés été plus grand conquérant du monde, et que je faiso voir que ma beauté avoit pû réparer les ravag que votre valeur avoit faits.

ALEXANDRE.

Voilà deux choses qui assurément n'étoient j

mais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous savés donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries?

PHRINÉ.

Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'univers? Que ne s'est-il trouvé une Phriné dans chaque ville que vous avés ruinée! il ne seroit resté aucune marque de vos fureurs.

ALEXANDRE.

Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illustre conquérant.

PHRINÉ.

Et moi, une aimable conquérante. La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, et la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les belles sont de tout païs, et les rois mêmes ni les conquérans n'en sont pas. Mais, pour vous convaincre encore mieux, votre pere Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiés beaucoup aussi; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inspirer aucune crainte à l'orateur Demosthene, qui ne fit pendant toute sa vie que haranguer contre vous deux; et, une autre Phriné que moi (car le nom est heureux) étant sur le point de perdre une cause fort importante, son avocat, qui avoit épuisé vainement toute son éloquence pour elle, s'avisa de lui arracher un grand voile qui la couvroit en partie; et aussi-tôt,

à la vûe des beautés qui parurent, les juges, qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne put pendant un grand nombre d'années faire taire un orateur, et que les attraits d'une belle personne corrompirent en un moment tout le sévére Aréopage.

ALEXANDRE.

Quoique vous ayés appellé encore une Phriné à votre secours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en soit plus foible. Ce seroit grande pitié si...

PHRINÉ.

Je sais ce que vous m'allés dire. La Gréce, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas; si je donnois à vos soldats, à vos capitaines, au hasard même, la part qui leur en est dûe, croyés-vous que vous n'y perdissiés guére? Mais une belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes, elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyés-moi, c'est une jolie condition que celle d'une jolie femme.

ALEXANDRE.

Il a paru que vous en avés été bien persuadée. Mais pensés-vous que ce personnage s'étende aussi loin que vous l'avés poussé?

PHRINÉ.

Non, non, car je suis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractére de jolie femme; mais vous avés outré aussi celui de grand homme. Vous et moi nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, et il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir assés pour rebâtir les murailles de Thébes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, si vous n'eussiés fait que conquérir la Gréce, les isles voisines, et peut-ètre encore quelque petite partie de l'Asie Mineure, et vous en composer un État, il n'y avoit rien de mieux entendu ni de plus raisonnable; mais de courir toujours, sans savoir où, de prendre toujours des villes, sans savoir pourquoi, et d'exécuter toujours, sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plû à beaucoup de personnes bien sensées.

ALEXANDRE.

Que ces personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois usé si sagement de ma valeur et de ma fortune, on n'auroit presque point parlé de moi.

PHRINÉ.

Ni de moi non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

Tu es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux Jeux Olimpiques?

MILON.

Assurément l'action fut fort belle. Toute la Gréce y applaudit, et l'honneur s'en répandit jusque sur la ville de Crotone, ma patrie, d'où sont sortis une infinité de braves athletes. Au contraire, ta ville de Sibaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses habitans, qui avoient banni les coqs de peur d'en être éveillés, et qui prioient les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient.

SMINDIRIDE.

Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup?

MILON.

Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir à cause que, parmi les feuilles de roses dont ton lit étoit semé, il y en avoit eu une sous toi qui s'étoit pliée en deux?

SMINDIRIDE.

Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse; mais pourquoi te paroît-elle si étrange?

MILON.

Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

SMINDIRIDE.

Quoi! n'as-tu jamais vû quelque amant qui, étant comblé des faveurs d'une maîtresse à qui il a rendu des services signalés, soit troublé dans la possession de ce bonheur par la crainte qu'il a que la reconnoissance n'agisse dans le cœur de la belle plus que l'inclination?

MILON.

Non, je n'en ai jamais vû. Mais quand cela seroit?

SMINDIRIDE.

Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque conquérant qui, au retour d'une expédition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la fortune y auroit eu plus de part que sa valeur ni sa conduite, et que ses desseins

auroient réussi sur des mesures fausses et mal prises ?

MILON.

Non, je n'en ai point entendu parler. Mais, encore une fois, qu'en veux-tu conclure ?

SMINDIRIDE.

Que cet amant et ce conquérant, et généralement presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauroient dormir s'il y en a une seule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des lits de roses, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étendues, et qu'aucune ne se plie ; cependant le pli d'une seule suffit pour incommoder beaucoup.

MILON.

Je ne suis pas fort savant sur ces matiéres-là ; mais il me semble que toi, et l'amant, et le conquérant que tu supposes, et tous tant que vous êtes, vous avés extrêmement tort. Pourquoi vous rendés-vous si délicats ?

SMINDIRIDE.

Ah ! Milon, les gens d'esprit ne sont pas des Crotoniates comme toi ; mais ce sont des Sibarites encore plus raffinés que je n'étois.

MILON.

Je vois bien ce que c'est. Les gens d'esprit ont assurément plus de plaisirs qu'il ne leur en faut, et ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce

qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être sensibles aux plus petits désagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs assés d'agrémens pour eux; et sur ce pied-là je trouve qu'ils ont raison.

SMINDIRIDE.

Ce n'est point du tout cela. Les gens d'esprit n'ont point plus de plaisirs qu'il ne leur en faut.

MILON.

Ils sont donc fous de s'amuser à être si délicats ?

SMINDIRIDE.

Voilà le malheur. La délicatesse est tout-à-fait digne des hommes; elle n'est produite que par les bonnes qualités et de l'esprit et du cœur; on se sait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquérir quand on n'en a pas; cependant la délicatesse diminue le nombre des plaisirs, et on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, et d'eux-mêmes ils ne sont point trop vifs. Que les hommes sont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, et leur raison leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

Hélas! ma pauvre Stratonice, que je suis malheureuse! Vous savés comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité si exacte à mon premier mari que je me brûlai toute vive plutôt que d'en prendre un second. Cependant je n'ai pû être à couvert de la médisance. Il a plû à un poëte nommé Virgile de changer une prude aussi sévére que moi en une jeune coquette qui se laisse charmer de la bonne mine d'un étranger dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon histoire est renversée. A la vérité, le bucher où je fus consumée m'est demeuré; mais devinés pourquoi je m'y jette. Ce n'est plus de peur d'être obligée à un second mariage; c'est que je suis au désespoir de ce que cet étranger m'abandonne.

STRATONICE.

De bonne foi, cela peut avoir des conséquences très dangereuses. Il n'y aura plus guére de femmes

qui veuillent se brûler par fidélité conjugale, si après leur mort un poëte est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelque intrigue que vous esperiés qui ne seroit pas connue. Que sait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous sur la foi de votre bûcher.

DIDON.

Si la galanterie que Virgile m'attribue avoit quelque vraisemblance, je consentirois que l'on me soupçonnât; mais il me donne pour amant Énée, un homme qui étoit mort trois cens ans avant que je fusse au monde.

STRATONICE.

Ce que vous dites là est quelque chose. Cependant Énée et vous, vous paroissiés extrêmement être le fait l'un de l'autre. Vous aviés été tous deux contraints d'abandonner votre patrie; vous cherchiés fortune tous deux dans des païs étrangers; il étoit veuf, vous étiés veuve : voilà bien des rapports. Il est vrai que vous êtes née trois cens ans après lui; mais Virgile a vû tant de raisons pour vous assortir ensemble qu'il a crû que les trois cens années qui vous séparoient n'étoient pas une affaire.

DIDON.

Quel raisonnement est-ce là? Quoi! trois cens

ans ne sont pas toujours trois cens ans, et malgré cet obstacle deux personnes peuvent se rencontrer et s'aimer?

STRATONICE.

Oh! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assurément il étoit homme du monde; il a voulu faire voir qu'en matiére de commerce amoureux il ne faut pas juger sur l'apparence, et que tous ceux qui en ont le moins sont bien souvent les plus vrais.

DIDON.

J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation pour mettre ce beau mistere dans ses ouvrages.

STRATONICE.

Mais quoi! Vous a-t-il tournée en ridicule? Vous a-t-il fait dire des choses impertinentes?

DIDON.

Rien moins. Il m'a récité ici son poëme, et tout le morceau où il me fait paroître est assurément divin, à la médisance près. J'y suis belle, j'y dis de très-belles choses sur ma passion prétendue; et, si Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'*Éneïde* pour femme de bien, l'*Éneïde* y perdroit beaucoup.

STRATONICE.

De quoi vous plaignés-vous donc? On vous donne une galanterie que vous n'avés pas eue : voilà un grand malheur! Mais en récompense on

vous donne de la beauté et de l'esprit, que vous n'aviés peut-être pas.

DIDON.

Quelle consolation!

STRATONICE.

Je ne sais comment vous êtes faite; mais la plûpart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu que de leur esprit ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un peintre, qui étoit à la cour du roi de Syrie mon mari, fut mal-content de moi, et, pour se venger, il me peignit entre les bras d'un soldat. Il exposa son tableau, et prit aussi-tôt la fuite. Mes sujets, zélés pour ma gloire, vouloient brûler ce tableau publiquement; mais, comme j'y étois peinte admirablement bien et avec beaucoup de beauté, quoique les attitudes qu'on m'y donnoit ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, et fis revenir le peintre à qui je pardonnai. Si vous m'en croyés, vous en userés de même à l'égard de Virgile.

DIDON.

Cela seroit bon si le premier mérite d'une femme étoit d'être belle ou d'avoir de l'esprit.

STRATONICE.

Je ne décide point quel est ce premier mérite; mais, dans l'usage ordinaire, la premiere question

qu'on fait sur une femme que l'on ne connoît point, c'est : « Est-elle belle? » la seconde : « A-t-elle de l'esprit? » Il arrive rarement qu'on fasse une troisiéme question.

DIALOGUE IV.

ANACRÉON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

Je n'eusse jamais crû qu'un faiseur de chansonnettes eût osé se comparer à un philosophe d'une aussi grande réputation que moi.

ANACRÉON.

Vous faites sonner bien haut le nom de philosophe; mais moi, avec mes chansonnettes, je n'ai pas laissé d'être appellé le sage Anacréon, et il me semble que le titre de philosophe ne vaut pas celui de sage.

ARISTOTE.

Ceux qui vous ont donné cette qualité-là ne songeoient pas trop bien à ce qu'ils disoient. Qu'aviés-vous jamais fait pour la mériter?

ANACRÉON.

Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux; et la merveille est qu'on m'a donné le nom de sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de philosophe, qui vous a coûté

des peines infinies. Car combien avés-vous passé de nuits à éplucher les questions épineuses de la dialectique? Combien avés-vous composé de gros volumes sur des matiéres obscures que vous n'entendiés peut-être pas bien vous-même?

ARISTOTE.

J'avoue que vous avés pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, et qu'il falloit être bien habile pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre lut et votre bouteille que les plus grands hommes n'en ont acquis par leurs veilles et par leurs travaux.

ANACRÉON.

Vous prétendés railler; mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire et de chanter comme j'ai chanté et comme j'ai bû, que de philosopher comme vous avés philosophé. Pour chanter et pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé son ame des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toujours le temps comme il viendroit; enfin il y auroit auparavant bien de petites choses à régler chés soi; et, quoiqu'il n'y ait pas grande dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avés fait. On n'est point obligé à se guérir ni de l'ambition, ni de l'avarice on se fait une entrée agréable à la cour du grand

Alexandre; on s'attire des présens de cinq cens mille écus, que l'on n'emploie pas entierement en expériences de physique, selon l'intention du donateur; et, en un mot, cette sorte de philosophie mene à des choses assés opposées à la philosophie.

ARISTOTE.

Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médisances de moi; mais, après tout, l'homme n'est homme que par la raison, et rien n'est plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent servir à étudier la nature et à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propose.

ANACRÉON.

Voilà comme les hommes renversent l'usage de tout. La philosophie est en elle-même une chose admirable, et qui leur peut être fort utile; mais, parce qu'elle les incommoderoit si elle se mêloit de leurs affaires et si elle demeuroit auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le ciel arranger des planettes et en mesurer les mouvemens; ou bien ils la promenent sur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant, comme ils veulent être philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, et ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des causes naturelles.

ARISTOTE.

Et quel nom plus convenable leur peut-on donner?

ANACRÉON.

La philosophie n'a affaire qu'aux hommes, et nullement au reste de l'univers. L'astronome pense aux astres, le physicien pense à la nature, et le philosophe pense à soi. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure? Hélas! presque personne. On a donc dispensé les philosophes d'être philosophes, et on s'est contenté qu'ils fussent astronomes ou physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les spéculations; mais je suis sûr qu'il y a moins de philosophie dans beaucoup de livres qui font profession d'en parler que dans quelques-unes de ces chansonnettes que vous méprisés tant; dans celle-ci, par exemple :

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or;
La mort me rendant visite,
Je la renvoyerois bien vîte
En lui donnant mon trésor.
Mais, si la Parque sévére
Ne le permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus nécessaire;
L'amour et la bonne chere
Partageront mon souci.

ARISTOTE.

Si vous ne voulés appeller philosophie que cell

qui regarde les mœurs, il y a dans mes ouvrages de morale des choses qui valent bien votre chanson : car enfin cette obscurité qu'on m'a reprochée, et qui se trouve peut-être dans quelques-uns de mes livres, ne se trouve nullement dans ce que j'ai écrit sur cette matiere; et tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des passions.

ANACRÉON.

Quel abus! Il n'est pas question de définir les passions avec méthode, comme on dit que vous avés fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guérir; et ils ont trouvé le secret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'astronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des gens qui pour de l'argent prêchent le mépris des richesses, et des poltrons qui se battent sur la définition du magnanime?

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

En vérité, toutes les fables que vous venés de me réciter ne peuvent être assés admirées. Il faut que vous ayés beaucoup d'art pour déguiser ainsi en petits contes les instructions les plus importantes que la morale puisse donner et pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes et aussi familieres que celles-là.

ÉSOPE.

Il m'est bien doux d'être loué sur cet art par vous qui l'avés si bien entendu.

HOMERE.

Moi? je ne m'en suis jamais piqué.

ÉSOPE.

Quoi! n'avés-vous pas prétendu cacher de grands mistéres dans vos ouvrages?

HOMERE.

Hélas! point du tout.

ÉSOPE.

Cependant tous les savans de mon temps le di-

soient; il n'y avoit rien dans l'*Iliade* ni dans l'*Odissée* à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale, et des mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviés écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique; mais après cela ils convenoient que vous aviés tout sû et tout dit à qui le comprenoit bien.

HOMERE.

Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre finesse où je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées en attendant l'événement, il n'est rien tel aussi que de débiter des fables en attendant l'allégorie.

ÉSOPE.

Il falloit que vous fussiés bien hardi pour vous reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poëmes. Où en eussiés-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre?

HOMERE.

Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

ÉSOPE.

Quoi! ces dieux qui s'estropient les uns les autres; ce *foudroyant* Jupiter qui, dans une as-

semblée de divinités, menace l'*auguste* Junon de la battre; ce Mars qui, étant blessé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, et n'agit pas comme un seul (car, au lieu de mettre tous les Grecs en piéces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter); tout cela eût été bon sans allégorie?

HOMERE.

Pourquoi non? Vous vous imaginés que l'esprit humain ne cherche que le vrai; détrompés-vous. L'esprit humain et le faux simpatisent extrêmement. Si vous avés la vérité à dire, vous ferés fort bien de l'envelopper dans des fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulés dire des fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune vérité. Ainsi le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux pour être agréablement reçu dans l'esprit humain; mais le faux y entre bien sous sa propre figure, car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pû arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, et auroient laissé là l'allégorie; et, en effet, vous devés savoir que mes dieux, tels qu'ils sont, et tous mistéres à part, n'ont point été trouvés ridicules.

ÉSOPE.

Cela me fait trembler, je crains furieusement ue l'on ne croye que les bêtes ayent parlé comme lles font dans mes apologues.

HOMERE.

Voilà une plaisante peur.

ÉSOPE.

Hé quoi! si l'on a bien crû que les dieux ayent û tenir les discours que vous leur avés fait tenir, ourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes ayent arlé de la manière dont je les ai fait parler?

HOMERE.

Ah! ce n'est pas la même chose. Les hommes eulent bien que les dieux soient aussi foux qu'eux; ais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi ages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUISQUE vous voulés savoir mon aven ture, la voici. L'empereur sous qui j vivois voulut se marier; et, pour mieu choisir une impératrice, il fit publi que toutes celles qui se croyoient d'une beauté d'un agrément à prétendre au trône se trouvasser à Constantinople. Dieu sait l'affluence qu'il y eu J'y allai, et je ne doutai point qu'avec beaucou de jeunesse, avec des yeux très vifs et un air ass agréable et assés fin, je ne pusse disputer l'empir Le jour que se tint l'assemblée de tant de joli prétendantes, nous parcourions toutes d'une manie inquiete les visages les unes des autres; et je r marquai avec plaisir que mes rivales me regardoie d'assés mauvais œil. L'empereur parut. Il pas d'abord plusieurs rangs de belles sans rien dire mais, quand il vint à moi, mes yeux me servire bien, et ils l'arrêterent. « En vérité, me dit-il e me regardant de l'air que je pouvois souhaiter, l femmes sont bien dangereuses, elles peuvent fai

beaucoup de mal. » Je crus qu'il n'étoit question que d'avoir un peu d'esprit et que j'étois impératrice; et, dans le trouble d'espérance et de joie où je me trouvois, je fis un effort pour répondre : « En récompense, Seigneur, les femmes peuvent faire, et ont fait quelquefois beaucoup de bien. » Cette réponse gâta tout. L'empereur la trouva si spirituelle qu'il n'osa m'épouser.

ATHENAIS.

Il falloit que cet empereur-là fût d'un caractére bien étrange, pour craindre tant l'esprit, et qu'il ne s'y connût guére, pour croire que votre réponse en marquât beaucoup : car franchement elle n'est pas trop bonne, et vous n'avés pas grand'chose à vous reprocher.

ICASIE.

Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a faite impératrice; et moi, la seule apparence de l'esprit m'a empêchée de l'être. Vous saviés même encore la philosophie, ce qui est bien pis que d'avoir de l'esprit; et, avec tout cela, vous ne laissâtes pas d'épouser Théodose le jeune.

ATHENAIS.

Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'eusse eu grande peur. Mon pere, après avoir fait de moi une fille fort savante et fort spirituelle, me déshérita, tant il se tenoit sûr qu'avec ma science et mon bel esprit je ne pouvois man-

quer de faire fortune; et, à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je vois présentement que je courois un grand hasard, et qu'il n'étoit pas impossible que je demeurasse sans aucun bien, et avec la seule philosophie en partage.

ICASIE.

Non assurément; mais, par bonheur pour vous, mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il seroit assés plaisant que, dans une occasion pareille à celle où je me trouvai, quelque autre qui sauroit mon histoire, et qui voudroit en profiter, eût la finesse de ne laisser point voir d'esprit, et qu'on se moquât d'elle.

ATHENAIS.

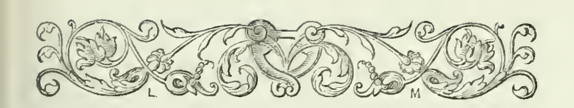
Je ne voudrois pas répondre que cela lui réussît, si elle avoit un dessein; mais bien souvent on fait par hasard les plus heureuses sotises du monde. N'avés-vous pas oüi parler d'un peintre qui avoit si bien peint des grappes de raisin que des oiseaux s'y tromperent et les vinrent becqueter? Jugés quelle réputation cela lui donna. Mais les raisins étoient portés dans le tableau par un petit païsan: on disoit au peintre qu'à la vérité il falloit qu'ils fussent bien faits, puisqu'ils attiroient les oiseaux; mais qu'il falloit aussi que le petit païsan fût bien mal fait, puisque les oiseaux n'en avoient point de peur. On avoit raison. Cependant, si le peintre ne se fût pas oublié dans le petit païsan, les rai-

sins n'eussent pas eu ce succès prodigieux qu'ils eurent.

ICASIE.

En vérité, quoi qu'on fasse dans le monde, on ne sait ce que l'on fait; et, après l'aventure de ce peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on se conduit bien, et craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la fortune ait soin de donner des succès differens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de regle assurée.





DIALOGUES
DES MORTS ANCIENS
AVEC DES MODERNES

DIALOGUE PREMIER.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.



PIERRE ARETIN.

Oui, je fus bel esprit dans mon siécle, et je fis auprès des princes une fortune assés considérable.

AUGUSTE.

Vous composâtes donc bien des ouvrages pour eux?

PIERRE ARETIN.

Point du tout. J'avois pension de tous les princes de l'Europe, et cela n'eût pas pû être si je me

fusse amusé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres; quand les uns battoient, les autres étoient battus; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AUGUSTE.

Que faisiés-vous donc?

PIERRE ARETIN.

Je faisois des vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un panégyrique, mais ils entroient bien tous dans une satire. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sotises en sûreté. L'empereur Charles V, dont assurément vous avés entendu parler ici bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les côtes d'Afrique, m'envoya aussitôt une assés belle chaîne d'or. Je la reçus, et, la regardant tristement : « Ah! c'est là bien peu de chose, m'écriai-je, pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite ! »

AUGUSTE.

Vous aviés trouvé là une nouvelle maniere de tirer de l'argent des princes.

PIERRE ARETIN.

N'avois-je pas sujet de concevoir l'espérance d'une merveilleuse fortune, en m'établissant un revenu sur les sotises d'autrui? C'est un bon fonds, et qui rapporte toujours bien.

AUGUSTE.

Quoi que vous en puissiés dire, le métier de louer est plus sûr, et, par conséquent, meilleur.

PIERRE ARETIN.

Que voulés-vous ? Je n'étois pas assés impudent pour louer.

AUGUSTE.

Et vous l'étiés bien assés pour faire des satires sur les têtes couronnées.

PIERRE ARETIN.

Ce n'est pas la même chose. Pour faire des satires, il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait; mais, pour donner de certaines louanges fades et outrées, il me semble qu'il faut mépriser ceux mêmes à qui on les donne, et les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit-il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriés parmi les dieux, et que c'étoit une chose incertaine si vous vous chargeriés du soin des affaires de la terre, ou si vous vous feriés dieu marin, en épousant une fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ses eaux l'honneur de votre alliance; ou enfin si vous voudriés vous loger dans le ciel auprès du Scorpion, qui tenoit la place de deux signes, et qui, en votre considération, se seroit mis plus à l'étroit?

AUGUSTE.

Ne soyés pas étonné que Virgile eût ce front-là.

Quand on est loué, on ne prend pas les louange avec tant de rigueur; on aide à la lettre, et la pu deur de ceux qui les donnent est bien soulagé par l'amour propre de ceux à qui elles s'adressent Souvent on croit mériter des louanges qu'on n reçoit pas; et comment croiroit-on ne mériter pa celles qu'on reçoit?

PIERRE ARETIN.

Vous espériés donc, sur la parole de Virgile que vous épouseriés une nymphe de la mer, ou qu vous auriés un appartement dans le Zodiaque?

AUGUSTE.

Non, non. De ces sortes de louanges-là, on e rabat quelque chose, pour les réduire à une mesur un peu plus raisonnable; mais à la vérité on n'e rabat guére, et on se fait à soi-même une bonn composition. Enfin, de quelque maniere outré qu'on soit loué, on en tirera toujours le profit d croire qu'on est au-dessus de toutes les louange ordinaires, et que par son mérite on a réduit ceu qui louoient à passer toutes les bornes. La vanité bien des ressources.

PIERRE ARETIN.

Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficult de pousser les louanges dans tous les excès; ma du moins, pour celles qui sont contraires les une aux autres, comment a-t-on la hardiesse de le donner aux princes? Je gage, par exemple, que

quand vous vous vengiés impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, selon toute votre cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'opposer à vous; mais qu'aussitôt que vous aviés fait quelque action de douceur, es choses changeoient de face, et qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare et inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fussiés donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, et que vous ne m'eussiés dit : « Choisissés de la sévérité ou de la clémence, pour en faire le vrai caractere d'un héros; mais, aprés cela, tenés-vous-en à votre choix. »

AUGUSTE.

Pourquoi voulés-vous qu'on y regarde de si près? l est avantageux aux grands que toutes les matieres oient problématiques pour la flatterie. Quoi qu'ils assent, ils ne peuvent manquer d'être loués; et, ils le sont sur des choses opposées, c'est qu'ils ont lus d'une sorte de mérite.

PIERRE ARETIN.

Mais quoi! ne vous venoit-il jamais aucun scrupule sur tous les éloges dont on vous accabloit? toit-il besoin de rafiner beaucoup pour s'appervoir qu'ils étoient attachés à votre rang? Les uanges ne distinguent point les princes, on n'en

donne pas plus aux héros qu'aux autres; mais la postérité distingue les louanges qu'on a données à différens princes. Elle confirme les unes, et déclare les autres de viles flatteries.

AUGUSTE.

Vous conviendrés donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puisqu'il est sûr que la postérité les a ratifiées par son jugement. J'ai même en cela quelque sujet de me plaindre d'elle : car elle s'est tellement accoutumée à me regarder comme le modéle des princes qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, et souvent la comparaison me fait tort.

PIERRE ARETIN.

Consolés-vous, on ne vous donnera plus ce sujet de plainte. De la maniere dont tous les morts qui viennent ici parlent de Louis XIV, qui régne aujourd'hui en France, c'est lui qu'on regardera désormais comme le modéle des princes, et je prévois qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand roi.

AUGUSTE.

Hé bien, ne croyés-vous pas que ceux à qui s'adressera une exagération si forte l'écouteront avec plaisir ?

PIERRE ARETIN.

Cela pourra être. On est si avide de louanges

qu'on les a dispensées et de la justesse, et de la vérité, et de tous les assaisonnemens qu'elles devroient avoir.

AUGUSTE.

Il paroît bien que vous voudriés exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui se mêleroit d'en donner?

PIERRE ARETIN.

Tous ceux qui en donneroient sans intérèt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a si bien loué Caton, en disant qu'il préside à l'assemblée des plus gens de bien, qui dans les Champs Élisées sont séparés d'avec les autres? C'est que Caton étoit mort, et Virgile, qui n'espéroit rien ni de lui, ni de sa famille, ne lui a donné qu'un seul vers, et a borné son éloge à une pensée raisonnable. D'où vient qu'il vous a si mal loué en tant de paroles au commencement de ses *Géorgiques?* Il avoit pension de vous.

AUGUSTE.

J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges?

PIERRE ARETIN.

J'en suis fâché. Que ne faisiés-vous ce qu'a fait un de vos successeurs, qui, aussi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un édit exprès que l'on composât jamais de vers pour lui?

AUGUSTE.

Hélas! il avoit plus de raison que moi. Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

Il est vrai que, dans les passions que nous avons eues toutes deux, les Muses ont été de la partie et y ont mis beaucoup d'agrément; mais il y a cette différence que c'étoit vous qui chantiés vos amans; et moi, j'étois chantée par le mien.

SAPHO.

Hé bien, cela veut dire que j'aimois autant que vous étiés aimée.

LAURE.

Je n'en suis pas surprise, car je sais que les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les hommes. Ce qui me surprend, c'est que vous ayés marqué à ceux que vous aimiés tout ce que vous sentiés pour eux, et que vous ayés en quelque maniere attaqué leur cœur par vos poësies. Le personnage d'une femme n'est que de se défendre.

SAPHO.

Entre nous, j'en étois un peu fâchée; c'est une

injustice que les hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui est bien plus aisé que celui de se défendre.

LAURE.

Ne nous plaignons point, notre parti a ses avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît; mais eux qui nous attaquent, ils ne sont pas toujours vainqueurs quand ils le voudroient bien.

SAPHO.

Vous ne dites pas que, si les hommes nous attaquent, ils suivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer; mais, quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAURE.

Ne comptés-vous pour rien le plaisir de voir par tant de douces attaques si long-temps continuées, et redoublées si souvent, combien ils estiment la conquête de notre cœur?

SAPHO.

Et ne comptés-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques? Ils en voient le succès avec plaisir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous; et nous, nous serions bien fâchées que notre résistance eût trop de succès.

LAURE.

Mais enfin, quoiqu'après tous leurs soins ils soient victorieux à bon titre, vous leur faites grace

en reconnoissant qu'ils le sont. Vous ne pouvés plus vous défendre, et ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendés plus.

SAPHO.

Ah! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux ne soit toujours une espéce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'être aimés que celui de triompher de la personne qui les aime; et les amans heureux ne sont heureux que parce qu'ils sont conquérans.

LAURE.

Quoi! auriés-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les hommes?

SAPHO.

Eh! quel besoin y a-t-il que les uns attaquent, et que les autres se défendent? Qu'on s'aime de part et d'autre autant que le cœur en dira.

LAURE.

Oh! les choses iroient trop vite, et l'amour est un commerce si agréable qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pû. Que seroit-ce, si l'on étoit reçu dès que l'on s'offriroit? Que deviendroient tous ces soins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on sent quand on se reproche de n'avoir pas assés plû, tous ces empressemens avec lesquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaisirs et de peines qu'on appelle amour? Rien ne seroit

plus insipide, si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPHO.

Hé bien, s'il faut que l'amour soit une espéce de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les hommes à se tenir sur la défensive. Aussi-bien ne m'avés-vous pas dit que les femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendresse? A ce compte, elles attaqueroient mieux.

LAURE.

Oui, mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assés pour la remporter. Il doit n'ètre ni si foible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est là notre caractére, et ce ne seroit peut-être pas celui des hommes. Croyés-moi, après qu'on a bien raisonné ou sur l'amour, ou sur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte que les choses sont bien comme elles sont, et que la réforme qu'on prétendroit y apporter gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'EST donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir! Je suis tout fraîchement venu en ce païs-ci, et dès mon arrivée je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, et apprendre comment vous possédiés cette vertu si *naïve*[1], dont les *allures* étoient si naturelles, et qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux siécles où vous viviés.

SOCRATE.

Je suis bien aise de voir un mort qui me paroît avoir été philosophe; mais, comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a long-temps que je n'ai vû ici personne (car on me laisse assés seul, et il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation), trouvés bon que je vous

1. Termes de Montaigne.

demande des nouvelles. Comment va le monde? N'est-il pas bien changé?

MONTAIGNE.

Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriés pas.

SOCRATE.

J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur et plus sage qu'il n'étoit de mon temps.

MONTAIGNE.

Que voulés-vous dire? Il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler, et je m'attendois bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avés vû, et où régnoit tant de probité et de droiture.

SOCRATE.

Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siécle où vous venés de vivre. Quoi! les hommes d'à présent ne se sont point corrigés des sotises de l'antiquité?

MONTAIGNE.

Je crois que c'est parce que vous êtes ancien que vous parlés de l'antiquité si familierement; mais sachés qu'on a grand sujet d'en regreter les mœurs, et que de jour en jour tout empire.

SOCRATE.

Cela se peut-il? Il me semble que de mon temps les choses alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raison-

nable, et que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MONTAIGNE.

Eh! les hommes font-ils des expériences? Ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espéce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sotises des peres sont perdues pour les enfans.

SOCRATE.

Mais quoi! ne fait-on point d'expérience? Je croirois que le monde devroit avoir une vieillesse plus sage et plus reglée que n'a été sa jeunesse.

MONTAIGNE.

Les hommes de tous les siécles ont les mêmes penchans sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, par tout où il y a des hommes, il y a des sotises, et les mêmes sotises.

SOCRATE.

Et, sur ce pied-là, comment voudriés-vous que les siécles de l'antiquité eussent mieux valu que le siécle d'aujourd'hui?

MONTAIGNE.

Ah! Socrate, je savois bien que vous aviés une maniere particuliere de raisonner, et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviés affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniés où il vous plaisoit,

et c'est ce que vous appelliés être la sage-femme de leurs pensées et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois; cependant je ne saurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes *vigoureuses* et *roides* de l'antiquité, des Aristides, des Phocions, des Periclés, ni enfin des Socrates.

SOCRATE.

A quoi tient-il? Est-ce que la nature s'est épuisée, et qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes âmes? Et pourquoi ne se seroit-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré; pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénérassent?

MONTAIGNE.

C'est un point de fait, ils dégénérent. Il semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes pour nous persuader qu'elle en auroit sû faire si elle avoit voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assés de négligence.

SOCRATE.

Prenés garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espéce particuliere, l'éloignement le grossit. Si vous eussiés connu Aristide, Phocion, Periclés, et moi, puisque vous voulés me mettre

de ce nombre, vous eussiés trouvé dans votre siécle des gens qui nous ressembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siécle, et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient; et à présent notre postérité nous estime plus que nous ne méritons; mais et nos ancêtres, et nous, et notre postérité, tout cela est bien égal, et je crois que le spectacle du monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.

MONTAIGNE.

J'aurois crû que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, et que les siécles différens avoient leurs différens caractéres comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siécles savans, et d'autres qui sont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, et d'autres qui sont plus raffinés? N'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers?

SOCRATE.

Il est vrai.

MONTAIGNE.

Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des siécles plus vertueux, et d'autres plus méchans?

SOCRATE.

Ce n'est pas une conséquence. Les habits chan-

gent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossiereté, la science ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change; mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siécle, mais la mode d'être savant peut venir; on est interessé, mais la mode d'être desinteressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assés déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; et vous jugés bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle-part en assés grande quantité pour y faire une mode de vertu et de droiture.

MONTAIGNE.

Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également? Il pourroit bien y avoir des siécles mieux partagés les uns que les autres.

SOCRATE.

Tout au plus il y auroit quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Qu'avés-vous? Je vous vois tout échauffé.

ADRIEN.

Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique sur la maniere dont nous sommes morts l'un et l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette derniere action plus philosophe que lui.

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Je vous trouve bien hardi d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne. Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sûreté, et de se tuer lui-même pour expirer avec la liberté de sa patrie, et pour ne pas tomber entre les mains d'un vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné?

ADRIEN.

Oh! si vous examiniés de près cette mort-là,

vous y trouveriés bien des choses à redire. Premierement, il y avoit si long-temps qu'il s'y préparoit, et il s'y étoit préparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutoit que Caton ne se dût tuer. Secondement, avant que de se donner le coup, il eut besoin de lire plusieurs fois le Dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'ame. Troisiémement, le dessein qu'il avoit pris le rendoit de si mauvaise humeur que, s'étant couché, et ne trouvant point son épée sous le chevet de son lit (car, comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là), il appella pour la demander un de ses esclaves, et lui déchargea sur le visage un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents; ce qui est si vrai qu'il retira sa main toute ensanglantée.

MARGUERITE D'AUTRICHE.

J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philosophique.

ADRIEN.

Vous ne sauriés croire quel bruit il fit sur cette épée ôtée, et combien il reprocha à son fils et à ses domestiques qu'ils le vouloient livrer à César pieds et poings liés. Enfin il les gronda tous de telle sorte qu'il fallut qu'ils sortissent de la chambre et le laissassent se tuer.

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Véritablement les choses pouvoient se passer

d'une maniere un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort; il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut; mais apparemment les mesures qu'il avoit prises en comptant sur sa fermeté étoient prises si juste qu'il ne pouvoit plus attendre; et il ne se fût peut-être pas tué s'il eût différé d'un jour.

ADRIEN.

Vous dites vrai, et je vois que vous vous connoissés en morts généreuses.

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Cependant on dit qu'après qu'on eut apporté cette épée à Caton, et que l'on se fut retiré, il s'endormit et ronfla. Cela seroit assés beau.

ADRIEN.

Et le croyés-vous? Il venoit de quereller tout le monde et de battre ses valets; on ne dort pas si aisément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'esclave lui faisoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir : car il ne put supporter la douleur qu'il y sentoit; et il se la fit bander par un médecin, quoiqu'il fût sur le point de se tuer. Enfin, depuis qu'on lui eut apporté son épée jusqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon. Or je prouverois bien par un grand soupé qu'il donna le soir à tous ses amis, par une promenade qu'il fit ensuite, et par tout ce qui se passa

jusqu'à ce qu'on l'eut laissé seul dans sa chambre, que, quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard; d'ailleurs le Dialogue, qu'il lut deux fois, est très long; et par conséquent, s'il dormit, il ne dormit guére. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de sa chambre.

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, qui ne laisse pas d'avoir toujours dans le fond quelque chose de fort héroïque. Mais par où pouvés-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en souvient, vous êtes mort dans votre lit tout uniment, et d'une maniere qui n'a rien de remarquable.

ADRIEN.

Quoi! n'est-ce rien de remarquable que ces vers que je fis presque en expirant?

Ma petite ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, et Dieu sache où tu vas!
Tu pars seulette, ef tremblotante. Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse; mais, pour moi, vous voyés que je badinai avec elle; et c'est en quoi je prétens que ma philosophie alla bien plus loin que celle de Caton.

Il n'est pas si difficile de braver fierement la mort que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à son secours que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Oui, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vôtre; mais, par malheur, je n'avois point remarqué que vous eussiés fait ces petits vers, en quoi consiste toute la beauté.

ADRIEN.

Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi, ce n'est peut-être pas au fond si grand'chose; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'histoire, et il n'y a personne qui n'en soit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, et se trouve en état de faire des tours badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a rien qui frappe, et l'histoire n'en tient presque pas compte.

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Hélas! rien n'est plus vrai que ce que vous dites; et moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétens plus belle que la vôtre, et qui a fait encore moins de bruit. Ce n'est pourtant pas une mort toute entiere; mais, telle qu'elle est, elle est au-dessus de la vôtre, qui est au-dessus de celle de Caton.

ADRIEN.

Comment? que voulez-vous dire?

MARGUERITE D'AUTRICHE.

J'étois fille d'un empereur. Je fus fiancée à un fils de roi, et ce prince, après la mort de son pere, me renvoya chez le mien, malgré la promesse solennelle qu'il avoit faite de m'épouser. Ensuite on me fiança encore au fils d'un autre roi; et, comme j'allois par mer trouver cet époux, mon vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui mit ma vie en un danger très évident. Ce fut alors que je me composai moi-même cette épitaphe :

Ci gist Margot, la gentil' damoiselle,
Qu'a deux maris, et encore est pucelle.

A la vérité, je n'en mourus pas, mais il ne tint pas à moi. Concevés bien cette espéce de mort-là, vous en serés satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous êtes trop badin, je suis raisonnable.

ADRIEN.

Quoi! vous me reprochés d'avoir trop peu craint la mort?

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant; et je suis sûre que vous vous fîtes alors autant de violence pour badiner

que Caton pour se déchirer les entrailles. J'attens un naufrage à tous momens sans m'épouvanter, et je compose de sang froid mon épitaphe, cela est fort extraordinaire; et, s'il n'y avoit rien qui adoucît cette histoire, on auroit raison de ne la croire pas, ou de croire que je n'eusse agi que par fanfaronade. Mais en même temps je suis une pauvre fille deux fois fiancée, et qui ai pourtant le malheur de mourir fille, je marque le regret que j'en ai, et cela met dans mon histoire toute la vraisemblance dont elle a besoin. Vos vers, prenés-y garde, ne veulent rien dire, ce n'est qu'un galimatias composé de petits termes folâtres; mais les miens ont un sens fort clair, et dont on se contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

ADRIEN.

En vérité, je n'eusse jamais cru que le chagrin de mourir avec votre virginité eût dû vous être si glorieux.

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Plaisantés-en tant que vous voudrés; mais ma mort, si elle peut s'appeller ainsi, a encore un avantage essentiel sur celle de Caton et sur la vôtre. Vous aviés tant fait les philosophes l'un et l'autre pendant votre vie que vous vous étiés engagés d'honneur à ne craindre point la mort; et, s'il vous eût été permis de la craindre, je ne sais

ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler et de pousser des cris jusqu'au ciel, sans que personne y trouvât à redire, ni m'en estimât moins; cependant je demeurai assés tranquille pour faire mon épitaphe.

ADRIEN.

Entre noûs, l'épitaphe ne fut-elle point faite sur la terre?

MARGUERITE D'AUTRICHE.

Ah! cette chicane-là est de mauvaise grâce; je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos vers.

ADRIEN.

Je me rends donc de bonne foi, et j'avoue que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

ÉRASISTRATE.

Vous m'apprenés des choses merveilleuses. Quoi! le sang circule dans le corps? Les veines le portent des extrémités au cœur, et il sort du cœur pour entrer dans les artéres qui le reportent vers les extrémités?

HERVÉ.

J'en ai fait voir tant d'expériences que personne n'en doute plus.

ÉRASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien nous autres médecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avoit qu'un mouvement très lent du cœur vers les extrémités du corps; et on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

HERVÉ.

Je le prétens ainsi, et même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation que c'est moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles décou-

vertes qu'on fait aujourd'hui dans l'anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyés combien notre médecine moderne doit avoir d'avantages sur la vôtre. Vous vous mêliés de guérir le corps humain, et le corps humain ne vous étoit seulement pas connu.

ÉRASISTRATE.

J'avoue que les modernes sont meilleurs phisiciens que nous, ils connoissent mieux la nature; mais ils ne sont pas meilleurs médecins, nous guérissions les malades aussi bien qu'ils les guérissent. J'aurois bien voulu donner à tous ces modernes, et à vous tout le premier, le prince Antiochus à guérir de sa fiévre quarte. Vous savés comme je m'y pris, et comme je découvris, par son pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle reine, et que tout son mal venoit de la violence qu'il se faisoit pour cacher sa passion. Cependant je fis une cure aussi difficile et aussi considérable que celle-là sans savoir que le sang circulât; et je crois qu'avec tout le secours que cette connoissance eût pû vous donner, vous eussiés été fort embarrassé en ma place. Il ne s'agissoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réservoirs; ce

qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HERVÉ.

Il n'est pas toujours question du cœur, et tous les malades ne sont pas amoureux de leur belle-mere, comme Antiochus. Je ne doute point que, faute de savoir que le sang circule, vous n'ayés laissé mourir bien des gens entre vos mains.

ÉRASISTRATE.

Quoi! vous croyés vos nouvelles découvertes fort utiles?

HERVÉ.

Assurément.

ÉRASISTRATE.

Répondés donc, s'il vous plaît, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en soit jamais venu?

HERVÉ.

Oh! s'ils meurent, c'est leur faute, ce n'est plus celle des médecins.

ÉRASISTRATE.

Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces réservoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HERVÉ.

On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelque usage de tout ce qu'on a appris depuis

peu; mais il est impossible qu'avec le temps on n'en voye de grands effets.

ÉRASISTRATE.

Sur ma parole, rien ne changera. Voyés-vous, il y a une certaine mesure de connoissances utiles que les hommes ont eu de bonne heure, à laquelle ils n'ont guére ajouté, et qu'ils ne passeront guére, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avoient besoin de savoir : car ils étoient perdus si elle eût laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour les autres choses qui ne sont pas si nécessaires, elles se découvrent peu à peu, et dans de longues suites d'années.

HERVÉ.

Il seroit étrange qu'en connoissant mieux l'homme on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuseroit-on à perfectionner la science du corps humain? Il vaudroit mieux laisser là tout.

ÉRASISTRATE.

On y perdroit des connoissances fort agréables; mais, pour ce qui est de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme ou une nouvelle étoile dans le ciel est bien la même chose. La nature veut que dans de certains temps les hommes se succedent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur est permis de se défendre contre elle jusqu'à un certain point;

mais, passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II DE MEDICIS.

COSME DE MEDICIS.

Je viens d'apprendre de quelques savans qui sont morts depuis peu une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous saurés que Galilée, qui étoit mon mathématicien, avoit découvert de certaines planettes qui tournent autour de Jupiter, ausquelles il donna en mon honneur le nom d'*Astres de Medicis*. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît presque plus sous ce nom-là, et qu'on les appelle simplement satellites de Jupiter. Il faut que le monde soit présentement bien méchant et bien envieux de la gloire d'autrui.

BERENICE.

Sans doute, je n'ai guére vû d'effets plus remarquables de sa malignité.

COSME DE MEDICIS.

Vous en parlés bien à votre aise, après le bonheur que vous avés eu. Vous aviés fait vœu de couper vos cheveux si votre mari Ptolomée reve-

noit vainqueur de je ne sais quelle guerre. Il revint ayant défait ses ennemis; vous consacrâtes vos cheveux dans un temple de Venus, et le lendemain un mathématicien les fit disparoître, et publia qu'ils avoient été changés en une constellation qu'il appella *la Chevelure de Berenice.* Faire passer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un prince à de nouvelles planettes; cependant votre chevelure a réussi, et ces pauvres *Astres de Medicis* n'ont pû avoir la même fortune.

BERENICE.

Si je pouvois vous donner ma chevelure céleste, je vous la donnerois pour vous consoler, et même je serois assés généreuse pour ne prétendre pas que vous me fussiés fort obligé de ce présent-là.

COSME DE MEDICIS.

Il seroit pourtant considérable; et je voudrois que mon nom fût aussi assuré de vivre que le vôtre.

BERENICE.

Hélas! quand toutes les constellations porteroient mon nom, en serois-je mieux? Il seroit là-haut dans le ciel, et moi je n'en serois pas moins ici-bas. Les hommes sont plaisans; ils ne peuvent se dérober à la mort, et ils tâchent à lui dérober deux ou trois sillabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'avisent de lui faire.

Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grace à mourir, eux et leurs noms ?

COSME DE MEDICIS.

Je ne suis point de votre avis : on ne meurt que le moins qu'il est possible, et, tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie, par un marbre où l'on est représenté, par des pierres que l'on a élevées les unes sur les autres, par son tombeau même. On se noye, et on s'accroche à tout cela.

BERENICE.

Oui, mais les choses qui devroient garantir nos noms de la mort meurent elles-mêmes à leur maniere. A quoi attacherés-vous votre immortalité? Une ville, un empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

COSME DE MEDICIS.

Ce n'est pas une mauvaise invention que de donner son nom à des astres; ils demeurent toujours.

BERENICE.

Encore, de la maniere dont j'en entens parler, les astres eux-mêmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, et d'anciens qui s'en vont; et vous verrés qu'à la longue il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire, grammaticale; quelques changemens de lettres les mettent en

état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux savans. Il y a quelque temps que je vis ici-bas des morts qui contestoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai, je demandai qui ils étoient, et on me répondit que l'un étoit le grand Constantin, et l'autre un empereur barbare. Ils disputoient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin disoit qu'il avoit été empereur de Constantinople; et le barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir sa Constantinople, disoit qu'elle étoit située sur trois mers, sur le Pont-Euxin, sur le Bosphore de Thrace, et sur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit aussi à trois mers, à la Mer noire, au Détroit, et à la mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople et de Stamboul étonna Constantin; mais, après qu'il se fut informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'étoit Constantinople, qu'il n'avoit pû reconnoître à cause du changement des noms. « Hélas! s'écria-t-il, j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Bisance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? Il y tire bien à sa fin. »

COSME DE MEDICIS.

De bonne foi, vous me consolés un peu, et je me résous à prendre patience. Après tout, puis-

que nous n'avons pû nous dispenser de mourir, il est assés raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.





DIALOGUES DES MORTS MODERNES

DIALOGUE PREMIER.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

ANNE DE BRETAGNE.

ASSURÉMENT ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussi-tôt la mer pour aller épouser Louis XII, et vous saisir du trône que je laissois vuide. Mais vous n'en jouîtes guére; et je fus vengée de vous par votre jeunesse même, et par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du roi et le consoloient trop aisément de ma perte : car elles hâterent sa mort, et vous empêcherent d'être long-temps reine.

MARIE D'ANGLETERRE.

Il est vrai que la royauté ne fit que se montrer à moi, et disparut en moins de rien.

ANNE DE BRETAGNE.

Et, après cela, vous devîntes duchesse de Suffolc? C'étoit une belle chute. Pour moi, grace au Ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort, et j'épousai son successeur, ce qui est un exemple de bonheur fort singulier.

MARIE D'ANGLETERRE.

M'en croiriés-vous, si je vous disois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là?

ANNE DE BRETAGNE.

Non, je conçois trop bien ce que c'est que d'être duchesse de Suffolc, après qu'on a été reine de France.

MARIE D'ANGLETERRE.

Mais j'aimois le duc de Suffolc.

ANNE DE BRETAGNE.

Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la royauté, en peut-on goûter d'autres?

MARIE D'ANGLETERRE.

Oui, pourvû que ce soient celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devés point me vouloir de mal de ce que je vous ai succedé; si j'eusse toujours pû disposer de moi, je n'eusse été que duchesse, et je retournai bien vîte en Angleterre pour

y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de reine.

ANNE DE BRETAGNE.

Aviés-vous les sentimens si peu élevés?

MARIE D'ANGLETERRE.

J'avoue que l'ambition ne me touchoit point. La nature a fait aux hommes des plaisirs simples, aisés, tranquilles, et leur imagination leur en a fait qui sont embarrassans, incertains, difficiles à acquerir; mais la nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs qu'ils ne le sont eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là! Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable, et ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit point besoin.

ANNE DE BRETAGNE.

Qui vous a dit que les hommes ayent inventé l'ambition? La nature n'inspire pas moins les desirs de l'élevation et du commandement que le penchant de l'amour.

MARIE D'ANGLETERRE.

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere. Elle est inquiéte, pleine de projets chimeriques; elle va au de-là de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

ANNE DE BRETAGNE.

Et malheureusement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

MARIE D'ANGLETERRE.

Ce qui en arrive, c'est qu'on peut être plusieurs fois heureux par l'amour, et qu'on ne le peut être une seule fois par l'ambition; ou, s'il est possible qu'on le soit, du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de gens; et par conséquent ce n'est point la nature qui les propose aux hommes, car ses faveurs sont toujours très générales. Voyés l'amour; il est fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élevation, à qui il semble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un roi qui peut s'assurer de cent mille bras ne peut guère s'assurer d'un cœur. Il ne sait si on ne fait pas pour son rang tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa royauté lui coûte tous les plaisirs les plus simples et les plus doux.

ANNE DE BRETAGNE.

Vous ne rendés pas les rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvés à leur condition. Quand on voit ses volontés non-seulement suivies, mais prévenues, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut, tant de soins, tant de desseins, tant d'empressemens, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet, en vérité on se console de ne pas savoir tout-à-fait au juste si on est aimé pour son rang ou pour sa personne. Les

plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochés est leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flatte; et ceux qui régnent sont exceptés si avantageusement de la condition des autres hommes que, quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient récompensés du reste.

MARIE D'ANGLETERRE.

Ah! jugés de la perte qu'ils font par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples et communs, lorsqu'il s'en présente quelqu'un à eux. Apprenés ce que me conta ici l'autre jour une princesse de mon sang, qui a régné en Angleterre, et fort long-temps, et fort heureusement, et sans mari. Elle donnoit une premiere audience à des ambassadeurs hollandois, qui avoient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, et leur dit quelque chose assés bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu près ce qu'il disoit: car les femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la harangue des ambassadeurs; et, aussi-tôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune homme ce qu'il leur avoit dit. Ils lui ré-

pondirent avec beaucoup de respect que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande reine, et se défendirent long-temps de la répéter. Enfin, quand elle se servit de son autorité absolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas : « Ah ! voilà une femme bien faite », et avoit ajouté quelque expression assés grossiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce récit à la reine qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que, quand elle congédia les ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un présent fort considérable. Voyés comme, au travers de tous les plaisirs de grandeur et de royauté dont elle étoit environnée, ce plaisir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

ANNE DE BRETAGNE.

Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accommode point les hommes. Il ne suffit pas que les plaisirs touchent avec douceur ; on veut qu'ils agitent et qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, et ne réussiroit pas dans la pratique ? Elle est trop douce et trop unie.

MARIE D'ANGLETERRE.

J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vûe d'une cour la plus superbe et

la plus pompeuse du monde les flatte moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale ? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

ANNE DE BRETAGNE.

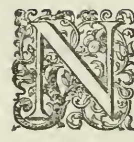
Ainsi le partage de vos plaisirs simples et tranquilles n'est plus que d'entrer dans les chimeres que les hommes se forment.

MARIE D'ANGLETERRE.

Non, non. S'il est vrai que peu de gens ayent le goût assés bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait sa course sur les faux objets, et elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V, ERASME.



ERASME.

N'EN doutés point; s'il y avoit des rangs chés les morts, je ne vous céderois pas la préséance.

CHARLES.

Quoi! un grammairien, un savant, et, pour dire encore plus et pousser votre mérite jusqu'où il peut aller, un homme d'esprit, prétendroit l'emporter sur un prince qui s'est vû maître de la meilleure partie de l'Europe?

ERASME.

Joignés-y encore l'Amérique, et je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit, pour ainsi dire, qu'un composé de plusieurs hasards; et qui désassembleroit toutes les parties dont elle étoit formée vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand votre grand-pere eût été homme de parole, vous n'aviés presque rien en Italie; si d'autres princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avoit des antipodes, Christophe Colomb ne se fût point adressé à lui et l'Amé-

rique n'étoit point au nombre de vos États; si, après la mort du dernier duc de Bourgogne, Louis XI eût bien songé à ce qu'il faisoit, l'héritiere de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous; si Henri de Castille, frere de votre grand'mere Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes, ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assés douteuse, la fille de Henri eût passé pour être sa fille, et le royaume de Castille vous échappoit.

CHARLES.

Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est je perds ou la Castille, ou les Pays-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ERASME.

N'en raillés point. Vous ne sauriés donner un peu plus de bon sens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de votre grand-oncle, ou jusqu'à la coquetterie de votre grand'tante, qui ne vous soient nécessaires. Voyés combien c'est un édifice délicat que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hasard.

CHARLES.

En vérité, il n'y a pas moyen de soutenir un examen aussi sévere que le vôtre. J'avoue que vous faites disparoître toute ma grandeur et tous mes titres.

ERASME.

Ce sont là pourtant ces qualités dont vous prétendiés vous parer; je vous en ai dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir oui dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses prisonniers, exposa en vente d'un côté leurs habits, et de l'autre leurs corps tout nuds, et que, comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter, mais que, pour les hommes, personne n'en voulut? De bonne foi, je crois que ce qui arriva à ces Perses-là arriveroit à bien d'autres, si l'on séparoit leur mérite personnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHARLES.

Mais quel est ce mérite personnel?

ERASME.

Faut-il le demander? Tout ce qui est en nous. L'esprit, par exemple, les sciences.

CHARLES.

Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire?

ERASME.

Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse ou les richesses.

CHARLES.

Je suis surpris de ce que vous dites. Les sciences ne viennent-elles pas aux savans, comme les richesses viennent à la plupart des gens riches? N'est-ce pas par voie de succession? Vous hérités

des anciens, vous autres hommes doctes, ainsi que nous de nos peres. Si on nous a laissé tout ce que nous possédons, on vous a laissé aussi tout ce que vous savés; et de-là vient que beaucoup de savans regardent ce qu'ils ont reçu des anciens avec le même respect que quelques gens regardent les terres et les maisons de leurs ayeux, où ils seroient bien fâchés de rien changer.

ERASME.

Mais les grands naissent héritiers de la grandeur de leurs peres, et les savans n'étoient pas nés héritiers des connoissances des anciens. La science n'est point une succession qu'on reçoit, c'est une acquisition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou, si c'est une succession, elle est assés difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHARLES.

Hé bien, mettés la peine qui se trouve à acquérir les biens de l'esprit contre celle qui se trouve à conserver les biens de la fortune, voilà les choses égales : car enfin, si vous ne regardés que la difficulté, souvent les affaires du monde en ont bien autant que les spéculations du cabinet.

ERASME.

Mais ne parlons point de la science, tenons-nous-en à l'esprit : ce bien-là ne dépend aucunement du hasard.

CHARLES.

Il n'en dépend point? Quoi! l'esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, et le hasard est-il moindre de naître avec un cerveau bien disposé que de naître d'un pere qui soit roi? Vous étiés un grand génie; mais demandés à tous les philosophes à quoi il tenoit que vous ne fussiés stupide et hebêté; presque à rien, à une petite disposition de fibres, enfin à quelque chose que l'anatomie la plus délicate ne sauroit jamais appercevoir. Et, après cela, ces messieurs les beaux esprits nous oseront soutenir qu'il n'y a qu'eux qui ayent des biens indépendans du hasard, et ils se croiront en droit de mépriser tous les autres hommes!

ERASME.

A votre compte, être riche ou avoir de l'esprit, c'est le même mérite?

CHARLES.

Avoir de l'esprit est un hasard plus heureux; mais au fond c'est toujours un hasard.

ERASME.

Tout est donc hasard?

CHARLES.

Oui, pourvû qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous laisse à juger si je n'ai pas dépouillé les hommes encore mieux que vous n'aviés fait; vous ne leur ôtiés que quel-

ques avantages de la naissance, et je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit! Si, avant que de tirer vanité d'une chose, ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y auroit guére de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.



Mais pourquoi m'avés-vous si longtemps flatté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiés résolue dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH.

J'en ai bien trompé d'autres qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Penelope de mon siécle. Vous, le duc d'Anjou votre frere, l'archiduc, le roi de Suede, vous étiés tous des poursuivans qui en vouliés à une isle bien plus considérable que celle d'Ithaque; je vous ai tenus en haleine pendant une longue suite d'années, et à la fin je me suis moquée de vous.

LE DUC.

Il y a ici de certains morts qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiés tout-à-fait à Penelope; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELISABETH.

Si vous n'étiés pas encore aussi étourdi que vous

l'étiés, et que vous puissiés songer à ce que vous dites...

LE DUC.

Bon, je vous conseille de prendre votre sérieux. Voilà comme vous avés toujours fait des fanfaronades de virginité; témoin cette grande contrée d'Amérique, à laquelle vous fîtes donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuse de toutes vos qualités. Ce pays-là seroit assés mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur il est dans un autre monde; mais il n'importe, ce n'est pas là de quoi il s'agit. Rendés-moi un peu raison de cette conduite mistérieuse que vous avés tenue, et de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Est-ce que les six mariages de Henri VIII votre pere vous apprirent à ne vous point marier, comme les courses perpétuelles de Charles V apprirent à Philippe II à ne point sortir de Madrid?

ELISABETH.

Je pourrois m'en tenir à la raison que vous me fournissés; en effet, mon pere passa toute sa vie à se marier et à se démarier, à répudier quelques-unes de ses femmes et à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai secret de ma conduite, c'est que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli que de former des desseins, de faire des préparatifs, et de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment desiré diminue de prix dès qu'on l'obtient, et les choses

ne passent point de notre imagination à la réalité qu'il n'y ait de la perte. Vous venés en Angleterre pour m'épouser; ce ne sont que bals, que fêtes, que réjouissances; je vais même jusqu'à vous donner un anneau. Jusque-là tout est le plus riant du monde; tout ne consiste qu'en apprêts et en idées; aussi ce qu'il y a d'agréable dans le mariage est déjà épuisé. Je m'en tiens là, et vous renvoye.

LE DUC.

Franchement, vos maximes ne m'eussent point accommodé; j'eusse voulu quelque chose de plus que des chimeres.

ELISABETH.

Ah! si l'on ôtoit les chimeres aux hommes, quel plaisir leur resteroit-il? Je vois bien que vous n'aurés pas senti tous les agrémens qui étoient dans votre vie; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils ayent été perdus pour vous.

LE DUC.

Quoi! quels agrémens y avoit-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réussi. J'ai pensé quatre fois être roi; d'abord il s'agissoit de la Pologne, ensuite de l'Angleterre et des Pays-Bas; enfin la France devoit apparemment m'appartenir; cependant je suis arrivé ici sans avoir regné.

ELISABETH.

Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas apperçu. Toujours des imaginations, des espéran-

ces, et jamais de réalité. Vous n'avés fait que vous préparer à la royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC.

Mais, comme je crois qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoue qu'une véritable royauté eût été assés de mon goût.

ELISABETH.

Les plaisirs ne sont point assés solides pour souffrir qu'on les approfondisse, il ne faut que les effleurer : ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légérement, sans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT-FRIDERIC DE BRANDEBOURG.

A.-F. DE BRANDEBOURG.

JE vous aime mieux d'avoir été fou aussi-bien que moi. Apprenés-moi un peu l'histoire de votre folie : comment vint-elle ?

G. DE CABESTAN.

J'étois un poëte provençal, fort estimé dans mon siécle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une dame que mes ouvrages rendirent illustre ; mais elle prit tant de goût à mes vers qu'elle craignit que je n'en fisse un jour pour quelqu'autre ; et, afin de s'assurer de la fidélité de ma muse, elle me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'esprit, et me mit hors d'état de composer.

A.-F. DE BRANDEBOURG.

Combien y a-t-il que vous êtes mort ?

G. DE CABESTAN.

Il y a peut-être quatre cens ans.

A.-F. DE BRANDEBOURG.

Il falloit que les poëtes fussent bien rares dans votre siécle, puisqu'on les estimoit assés pour les empoisonner de cette maniere-là. Je suis fâché que vous ne soyés pas né dans le siécle où j'ai vécu, vous eussiés pû faire des vers pour toutes sortes de belles sans aucune crainte de poison.

G. DE CABESTAN.

Je le sai. Je ne vois aucun de tous ces beaux esprits qui viennent ici se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle maniere devîntes-vous fou?

A.-F. DE BRANDEBOURG.

D'une maniere fort raisonnable. Un roi l'est devenu pour avoir vû un spectre dans une forêt; ce n'étoit pas grand'chose; mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CABESTAN.

Eh! que vîtes-vous?

A.-F. DE BRANDEBOURG.

L'appareil de mes noces. J'épousois Marie-Eleonor de Cléves; et je fis pendant cette grande fête des réflexions sur le mariage si judicieuses que j'en perdis le jugement.

G. DE CABESTAN.

Aviés-vous dans votre maladie quelques bons intervalles?

A.-F. DE BRANDEBOURG.

Oui.

G. DE CABESTAN.

Tant pis; et moi je fus encore plus malheureux, l'esprit me revint tout-à-fait.

A.-F. DE BRANDEBOURG.

Je n'eusse jamais cru que ce fût là un malheur.

G. DE CABESTAN.

Quand on est fou, il faut l'être entierement, et ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison et de folie n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le sont que par accident, et dont le nombre n'est nullement considérable. Mais voyés ceux que la nature produit tous les jours dans son cours ordinaire, et dont le monde est peuplé; ils sont toujours également fous, et ils ne se guérissent jamais.

A.-F. DE BRANDEBOURG.

Pour moi, je me serois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CABESTAN.

Ah! vous ne savés donc pas à quoi sert la folie? Elle sert à empêcher qu'on ne se connoisse : car la vûe de soi-même est bien triste; et, comme il n'est jamais temps de se connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les hommes un seul moment.

A.-F. DE BRANDEBOURG.

Vous avés beau dire, vous ne me persuaderés

point qu'il y ait d'autres fous que ceux qui le sont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reste des hommes a de la raison; autrement ce ne seroit rien perdre que de perdre l'esprit, et on ne distingueroit point les frénétiques d'avec les gens de bon sens.

G. DE CABESTAN.

Les frénétiques sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles se sont si aisément ajustées ensemble qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine; témoin ce desir d'immortalité, cette fausse gloire, et beaucoup d'autres principes, sur quoi roule tout ce qui se fait dans le monde; et l'on n'appelle plus fous que de certains fous qui sont pour ainsi dire hors d'œuvre, et dont la folie n'a pû s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A.-F. DE BRANDEBOURG.

Les frénétiques sont si fous que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres; mais les autres hommes se traitent de personnes sages.

G. DE CABESTAN.

Ah! que dites-vous? Tous les hommes s'entremontrent au doigt, et cet ordre est fort judicieusement établi par la nature. Le solitaire se moque du courtisan, mais en récompense il ne le

va point troubler à la cour; le courtisan se moqu du solitaire, mais il le laisse en repos dans sa re traite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconn pour le seul parti raisonnable, tout le monde vou droit l'embrasser, et il y auroit trop de presse; vaut mieux qu'on se divise en plusieurs petite troupes, qui ne s'entr'embarrassent point, parce qu les unes rient de ce que les autres font.

A.-F. DE BRANDEBOURG.

Tout mort que vous êtes, je vous trouve bie fou avec vos raisonnemens; vous n'êtes pas encor bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CABESTAN.

Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive tou jours d'un autre. La vraie sagesse distinguero trop ceux qui la possederoient; mais l'opinion d sagesse égale tous les hommes, et ne les satisfa pas moins.

DIALOGUE V.

AGNÈS SOREL, ROXELANE.

AGNÈS SOREL.

A vous dire le vrai, je ne comprens point votre galanterie turque. Les belles du serrail ont un amant qui n'a qu'à dire : « Je le veux » ; elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance, et elles ne lui laissent jamais le plaisir de la victoire ; c'est-à-dire que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les sultans et pour les sultanes.

ROXELANE.

Que voulés-vous ? Les empereurs turcs, qui sont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé par des raisons de politique ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que les belles qui ne dépendroient pas absolument d'eux n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit et ne se mêlassent trop des affaires.

AGNÈS SOREL.

Hé bien, que savent-ils si ce seroit un malheur? L'amour est quelquefois bon à bien des choses ; et moi qui vous parle, si je n'avois été maîtresse d'un

roi de France, et si je n'avois eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sai où en seroit la France à l'heure qu'il est. Avés-vous oui dire combien nos affaires étoient désespérées sous Charles VII, et en quel état se trouvoit réduit tout le royaume, dont les Anglois étoient presque entierement les maîtres?

ROXELANE.

Oui, comme cette histoire a fait grand bruit, je sai qu'une certaine Pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiés cette Pucelle-là? Et comment étiés-vous en même temps maîtresse du roi?

AGNÈS SOREL.

Vous vous trompés; je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le roi, dont j'étois aimée, vouloit abandonner son royaume aux usurpateurs étrangers, et s'aller cacher dans un pays de montagnes, où je n'eusse pas été trop aise de le suivre. Je m'avisai d'un stratagême pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un astrologue, avec qui je m'entendois secretement; et, après qu'il eut fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en presence de Charles VII que tous les astres étoient trompeurs ou que j'inspirerois une longue passion à un grand roi. Aussitôt je dis à Charles : « Vous ne trouverés donc pas mauvais, Sire, que je passe à la cour d'Angleterre : car vous ne voulés plus être roi, et il n'y a pas assés de

temps que vous m'aimés pour avoir rempli ma destinée. » La crainte qu'il eut de me perdre lui fit prendre la résolution d'être roi de France, et il commença dès-lors à se rétablir. Voyés combien la France est obligée à l'amour, et combien ce royaume doit être galant, quand ce ne seroit que par reconnoissance.

ROXELANE.

Il est vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle. Qu'a-t-elle donc fait? L'histoire se seroit-elle assés trompée pour attribuer à une jeune paysanne pucelle ce qui appartenoit à une dame de la cour, maîtresse du roi?

AGNÈS SOREL.

Quand l'histoire se seroit trompée jusqu'à ce point, ce ne seroit pas une si grande merveille. Cependant il est sûr que la Pucelle anima beaucoup les soldats; mais moi j'avois auparavant animé le roi. Elle fut d'un grand secours à ce prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais sans moi elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterés plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous saurés le témoignage qu'un des successeurs [1] de Charles VII a rendu en ma faveur dans ce quatrain :

---

1. François I[er].

Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite
La cause étant de France recouvrer
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonnain, ou bien dévot hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avouerés que, si j'eusse été une sultane comme vous et que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII la menace que je lui fis, il étoit perdu.

ROXELANE.

J'admire la vanité que vous tirés de cette petite action. Vous n'aviés nulle peine à acquerir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un amant, vous qui étiés libre et maîtresse de vous-même; mais moi, tout esclave que j'étois, je ne laissai pas de m'asservir le sultan. Vous avés fait Charles VII roi presque malgré lui; et moi de Soliman j'en fis mon époux malgré qu'il en eût.

AGNÈS SOREL.

Hé quoi! on dit que les sultans n'épousent jamais.

ROXELANE.

J'en conviens; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoique je ne pusse l'amener au mariage par l'espérance d'un bonheur qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allés entendre un stratagême plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des temples et à faire beaucoup d'autres actions pieuses; après quoi je fis paroître une mé-

lancolie profonde. Le sultan m'en demanda la cause mille et mille fois; et, quand j'eus fait toutes les façons nécessaires, je lui dis que le sujet de mon chagrin étoit que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos docteurs, ne me servoient de rien, et que, comme j'étois esclave, je ne travaillois que pour Soliman mon seigneur. Aussi-tôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât sur moi-même. Mais, quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, et me traiter en sultane du serrail, je lui marquai beaucoup de surprise, et lui représentai avec un grand sérieux qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avoit la conscience délicate; il alla consulter ce cas à un docteur de la loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponse fut que le sultan se gardât bien de prendre rien sur moi qui n'étois plus son esclave, et que, s'il ne m'épousoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un seul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire et même dangereux à cause de la nouveauté; cependant il le prit et m'épousa.

AGNÈS SOREL.

J'avoue qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre notre pouvoir.

ROXELANE.

Les hommes ont beau faire; quand on les prend

par les passions, on les mene où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, et qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvû que j'aie beaucoup d'esprit, assés de beauté, et peu d'amour.

DIALOGUE VI.

JEANNE Ire DE NAPLES, ANSELME.

JEANNE DE NAPLES.

Quoi ! ne pouvés-vous pas me faire quelque prédiction ? Vous n'avés pas oublié toute l'astrologie que vous saviés autrefois ?

ANSELME.

Et comment la mettre en pratique ? Nous n'avons point ici de ciel ni d'étoiles.

JEANNE DE NAPLES.

Il n'importe. Je vous dispense d'observer les règles si exactement.

ANSELME.

Il seroit plaisant qu'un mort fît des prédictions. Mais encore sur quoi voudriés-vous que j'en fisse?

JEANNE DE NAPLES.

Sur moi, sur ce qui me regarde.

ANSELME.

Bon! Vous êtes morte, et vous le serés toujours; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce

que notre condition ou nos affaires peuvent changer?

JEANNE DE NAPLES.

Non, mais aussi c'est ce qui m'ennuie cruellement; et, quoique je sache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliés pourtant me prédire quelque chose, cela ne laisseroit pas de m'occuper. Vous ne sauriés croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

ANSELME.

On croiroit, à voir votre inquiétude, que vous seriés encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y sauroit être en patience ce qu'on est; on anticipe toujours sur ce qu'on sera; mais ici il faut que l'on soit plus sage.

JEANNE DE NAPLES.

Ah! les hommes n'ont-ils pas raison d'en user comme ils font? Le présent n'est qu'un instant, et ce seroit grand'pitié qu'ils fussent réduits à borner là toutes leurs vûes. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur est possible, et qu'ils gagnent quelque chose sur l'avenir? C'est toujours autant dont ils se mettent en possession par avance.

ANSELME.

Mais aussi ils empruntent tellement sur l'avenir par leurs imaginations et par leurs espérances que,

quand il est enfin présent, ils trouvent qu'il est tout épuisé, et ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne se défont point de leur impatience ni de leur inquiétude; le grand leurre des hommes, c'est toujours l'avenir; et nous autres astrologues, nous le savons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des signes froids et des signes chauds; qu'il y en a de mâles et de femelles; qu'il y a des planettes bonnes et mauvaises, et d'autres qui ne sont ni bonnes ni mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractere, selon la compagnie où elles se trouvent; et toutes ces fadaises sont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoissance de l'avenir.

JEANNE DE NAPLES.

Quoi! n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avés été mon astrologue, vous me disiés du mal de l'astrologie!

ANSELME.

Ecoutés, un mort ne voudroit pas mentir. Franchement je vous trompois avec cette astrologie que vous estimés tant.

JEANNE DE NAPLES.

Oh! je ne vous en crois pas vous-même. Comment m'eussiés-vous prédit que je devois me marier quatre fois? Y avoit-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois

de suite dans le mariage? Il falloit bien que vous eussiés lû cela dans les cieux.

ANSELME.

Je les consultai beaucoup moins que vos inclinations; mais, après tout, quelques prophéties qui réussissent ne prouvent rien. Voulés-vous que je vous mene à un mort qui vous contera une histoire assés plaisante? Il étoit astrologue, et ne croyoit non plus que moi à l'astrologie. Cependant, pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les régles, et prédit à quelqu'un des événemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussi-tôt tous les calculs astronomiques qui avoient été le fondement de ses prédictions. Savés-vous ce qu'il trouva? Il s'étoit trompé; et, si ses supputations eussent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

JEANNE DE NAPLES.

Si je croyois que cette histoire fût vraie, je serois bien fâchée qu'on ne la sût pas dans le monde, pour se détromper des astrologues.

ANSELME.

On sait bien d'autres histoires à leur désavantage, et leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se désabusera jamais de tout ce qui

regarde l'avenir; il a un charme trop puissant. Les hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance; et tout ce qu'ils avoient, et ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance; et il semble que ce soit là un ordre malicieux établi dans la nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guére d'être heureux dans le moment où l'on est; on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra devoit être autrement fait que celui qui est déjà venu.

JEANNE DE NAPLES.

Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

ANSELME.

Et que produit cette belle opinion? Je sai une petite fable qui vous le dira bien. Je l'ai apprise autrefois à la cour d'amour [1] qui se tenoit dans votre comté de Provence. Un homme avoit soif, et étoit assis sur le bord d'une fontaine; il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il espéroit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. Ce temps étant passé : « Voici encore la même eau, disoit-il, ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu. » Enfin, comme

---

1. C'étoit une espéce d'Académie.

l'eau étoit toujours la même, il attendit si bien que la source vint à tarir, et il ne but point.

JEANNE DE NAPLES.

Il m'en est arrivé autant, et je crois que, de tous les morts qui sont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe, je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'espérer, de craindre même, et d'avoir un avenir devant soi. Un sage, selon vous, seroit comme nous autres morts, pour qui le présent et l'avenir sont parfaitement semblables, et ce sage par conséquent s'ennuieroit autant que je fais.

ANSELME.

Hélas! c'est une plaisante condition que celle de l'homme, si elle est telle que vous le croyés. Il est né pour aspirer à tout et pour ne jouir de rien, pour marcher toujours et pour n'arriver nulle part.





DIALOGUES
DES MORTS ANCIENS

DIALOGUE PREMIER.

HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.



HEROSTRATE.

Trois cens soixante statues élevées dans Athénes à votre honneur ! C'est beaucoup.

DEMETRIUS.

Je m'étois saisi du gouvernement, et après cela il étoit assés aisé d'obtenir du peuple des statues.

HEROSTRATE.

Vous étiés bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cens soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans toute une ville ?

DEMETRIUS.

Je l'avoue; mais, hélas! cette joie ne fut pas d'assés longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain il ne resta pas une seule de mes statues. On les abattit, on les brisa.

HEROSTRATE.

Voilà un terrible revers! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition?

DEMETRIUS.

Ce fut Demetrius Poliorcete, fils d'Antigonus.

HEROSTRATE.

Demetrius Poliorcete! J'aurois bien voulu être en sa place. Il y avoit beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

DEMETRIUS.

Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Ephése. Vous conservés encore votre ancien caractere.

HEROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrasement du temple d'Ephése; toute la Gréce en a fait beaucoup de bruit; mais en vérité cela est pitoyable, on ne juge guére sainement des choses.

DEMETRIUS.

Je suis d'avis que vous vous plaigniés de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle

action, et de la loi par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Hérostrate.

HEROSTRATE.

Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi : car les Ephésiens furent de bonnes gens, qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'étoit l'immortaliser. Mais leur loi même, sur quoi étoit-elle fondée? J'avois une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne devoient-ils pas se tenir bienheureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute la ville et tout leur Etat.

DEMETRIUS.

On diroit, à vous entendre, que vous étiés en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, et que l'on doit compter pour des graces tous les maux que vous n'avés pas faits.

HEROSTRATE.

Il est facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le temple d'Ephése. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art et de magnificence? Le dessein de l'architecte n'étoit-il pas de faire revivre son nom?

DEMETRIUS.

Apparemment.

HEROSTRATE.

Hé bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce temple.

DEMETRIUS.

Le beau raisonnement ! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre ?

HEROSTRATE.

Oui. La vanité, qui avoit élevé ce temple par les mains d'un autre, l'a pû ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits, et elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte ; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un roi qui pour honorer les funérailles d'un cheval feroit raser la ville de Bucephalie lui feroit-il une injustice ? Je ne le crois pas : car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer la mémoire de Bucephale, et par conséquent elle est affectée à l'honneur des chevaux.

DEMETRIUS.

Selon vous, rien ne seroit en sureté. Je ne sai si les hommes même y seroient.

HEROSTRATE.

La vanité se joue de leurs vies, ainsi que de tout le reste. Un pere laisse le plus d'enfans qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin

de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

DEMETRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous employiés toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs; mais enfin, si c'est un moyen d'établir sa gloire que d'abattre les monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HEROSTRATE.

Je ne sai s'il est moins noble que les autres; mais je sai qu'il est nécessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent

DEMETRIUS.

Nécessaire?

HEROSTRATE.

Assurément. La terre ressemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà écrits pour en mettre de nouveaux. Que seroit-ce si tous les monumens des anciens subsistoient? Les modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviés-vous espérer que trois cens soixante statues fussent long-temps sur pied? Ne voyiés-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place?

DEMETRIUS.

Ce fut une plaisante vengeance que celle que

Demetrius Poliorcete exerça sur mes statues. Puis qu'elles étoient une fois élevées dans toute l ville d'Athénes, ne valoit-il pas autant les laisser?

HEROSTRATE.

Oui; mais, avant qu'elles fussent élevées, ne va loit-il pas autant ne les point élever? Ce sont le passions qui font et qui défont tout. Si la raison do minoit sur la terre, il ne s'y passeroit rien. On di que les pilotes craignent au dernier point ces mer pacifiques où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veu lent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Le passions sont chés les hommes des vents qui son nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoi- qu'ils causent souvent des orages.

DIALOGUE II.

CALLIRHÉE, PAULINE.

PAULINE.

Pour moi, je tiens qu'une femme est en péril dès qu'elle est aimée avec ardeur. De quoi un amant passionné ne s'avise-t-il pas pour arriver à ses fins? J'avois long-temps résisté à Mundus qui étoit un jeune Romain fort bien fait; mais enfin il remporta la victoire par un stratagême. J'étois fort dévote au dieu Anubis. Un jour une prêtresse de ce dieu me vint dire de sa part qu'il étoit amoureux de moi, et qu'il me demandoit un rendés-vous dans son temple. Maîtresse d'Anubis! Figurés-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendés-vous, j'y fus reçue avec beaucoup de marques de tendresse; mais, à vous dire la vérité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyés si je pouvois m'en défendre. On dit bien que des femmes se sont rendues à des dieux déguisés en hommes, et quelquefois en bêtes; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des hommes déguisés en dieux.

CALLIRHÉE.

En vérité, les hommes sont bien remplis d'ar-

tifice. J'en parle par expérience, et il m'est arri presque la même avanture qu'à vous. J'étois u fille de la Troade, et sur le point de me marie j'allai, selon la coutume du pays, accompagné d'un grand nombre de personnes, et fort paré offrir ma virginité au fleuve Scamandre. Après qu je lui eus fait mon compliment, voilà Scamandr qui sort d'entre ses roseaux, et qui me prend a mot. Je me crus fort honorée, et peut-être n' eut-il pas jusqu'à mon fiancé qui ne le crût aussi Tout le monde se tint dans un silence respectueux mes compagnes envioient secretement ma felicité, et Scamandre se retira dans ses roseaux quand i voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui se promenoit dans une petite ville de la Troade, et que j'appris que c'étoit un capitaine athénien qui avoit sa flotte sur cette côte-là !

PAULINE.

Quoi! vous l'aviés donc pris pour le vrai Scamandre?

CALLIRHÉE.

Sans doute.

PAULINE.

Et étoit-ce la mode en votre pays que le fleuve acceptât les offres que les filles à marier venoient lui faire?

CALLIRHÉE.

Non; et peut-être, s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetés qu'on avoit pour lui, et n'en abusoit pas.

PAULINE.

Vous deviés donc bien avoir le Scamandre pour suspect?

CALLIRHÉE.

Pourquoi? Une jeune fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assés de beauté pour plaire au dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres ausquelles il n'avoit pas daigné répondre? Les femmes se flattent si aisément! Mais vous, qui ne voulés pas que j'aye été la dupe du Scamandre, vous l'avés bien été d'Anubis.

PAULINE.

Non, pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple mortel.

CALLIRHÉE.

Et vous l'allâtes trouver? Cela n'est pas excusable.

PAULINE.

Que voulés-vous? J'entendois dire à tous les sages que, si l'on n'aidoit soi-même à se tromper, on ne goûteroit guére de plaisirs.

CALLIRHÉE.

Bon! Aider à se tromper! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce sens-là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur, et on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est là ce que vos sages...

PAULINE.

C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse rendue difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'étoit pas un dieu; mais je lui passai sa divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'amant dont on souffriroit la tendresse, s'il falloit qu'il essuyât un examen de notre raison?

CALLIRHÉE.

La mienne n'étoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel amant qu'elle eût consenti que j'aimasse; et enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un homme sincere et fidéle que d'un dieu.

PAULINE.

De bonne foi, c'est presque la même chose. J'eusse été aussi-tôt persuadée de la fidélité et de la constance de Mundus que de sa divinité.

CALLIRHÉE.

Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des dieux ayent aimé, du moins on ne peut pas croire que cela soit arrivé souvent; mais on a vû souvent des amans fidéles qui n'ont point partagé leur cœur, et qui ont sacrifié tout à leurs maîtresses.

PAULINE.

Si vous prenés pour de vraies marques de fidélité les soins, les empressemens, des sacrifices, une préférence entiere, j'avoue qu'il se trouvera assés d'amans fidéles; mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'ôte du nombre de ces amans tous ceux dont la passion n'a pû être assés longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle-même, ou assés heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui ont tenu bon contre le temps et contre les faveurs, et ils sont à peu près en même quantité que les dieux qui ont aimé des mortelles.

CALLIRHÉE.

Encore faut-il qu'il se trouve de la fidélité même selon cette idée. Car qu'on aille dire à une femme qu'on est un dieu épris de son mérite, elle n'en croira rien; qu'on lui jure d'être fidéle, elle le croira. Pourquoi cette différence? C'est qu'il y a des exemples de l'un, et qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAULINE.

Pour les exemples, je tiens la chose égale ; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un homme pour un dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un amant soit une divinité, parce qu'on ne le souhaite pas ; mais on souhaite qu'il soit fidéle, et on croit qu'il l'est.

CALLIRHÉE.

Vous vous mocqués. Quoi ! toutes les femmes prendroient leurs amans pour des dieux si elles souhaitoient qu'ils le fussent !

PAULINE.

Je n'en doute presque pas. Si cette erreur étoit nécessaire pour l'amour, la nature auroit disposé notre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin ; il ne nous refuse rien dans cette matiere-là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGÉS.

CANDAULE.

Plus j'y pense, et plus je trouve qu'il n'étoit point nécessaire que vous me fissiés mourir.

GIGÉS.

Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautés cachées de la reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçue que vous m'aviés fait entrer le soir dans sa chambre, et me fit, sur l'offense qu'avoit reçue sa pudeur, un très-beau discours, dont la conclusion étoit qu'il falloit me résoudre à mourir, ou à vous tuer, et à l'épouser en même temps : car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de son honneur, ou que je possedasse ce que j'avois vû, ou que je ne pusse jamais me vanter de l'avoir vû. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas si grand que la reine n'eût bien pû le dissimuler, et son honneur pouvoit vous laisser vivre, si elle eût voulu; mais franchement elle étoit dégoutée de vous, et elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire

pour se défaire de son mari. Vous jugés bien que, dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CANDAULE.

Je crains fort que vous n'eussiés pris plus de goût pour elle qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous et de vous prendre pour un trop honnête homme!

GIGÉS.

Reprochés-vous plutôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le mari d'une femme bien faite que vous ne pûtes vous en taire.

CANDAULE.

Je me reprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sauroit cacher sa joie dans un extrême bonheur.

GIGÉS.

Cela seroit pardonnable, si c'étoit un bonheur d'amant; mais le vôtre étoit un bonheur de mari. On peut être indiscret pour une maîtresse; mais pour une femme! Et que croiroit-on du mariage, si l'on en jugeoit par ce que vous fîtes? On s'imagineroit qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

CANDAULE.

Mais, sérieusement, pensés-vous qu'on puisse être content d'un bonheur qu'on possede sans té-

moins? Les plus braves veulent être regardés pour être braves, et les gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que sai-je même s'ils ne se résoudroient pas à l'être moins pour le paroître davantage? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité sans faire aux autres une espéce d'insulte dont on se sent satisfait.

GIGÉS.

Il seroit fort aisé, selon vous, de se venger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, et refuser aux gens ces regards, ou, si vous voulés, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

CANDAULE.

J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à n mort qui avoit été roi de Perse qu'on le menoit aptif et chargé de chaînes dans la ville capitale 'un grand empire. L'empereur victorieux, environné de toute sa cour, étoit assis sur un trône agnifique et fort élevé; tout le peuple remplisoit une grande place qu'on avoit ornée avec eaucoup de soin. Jamais spectacle ne fut plus ompeux. Quand ce roi parut après une longue arche de prisonniers et de dépouilles, il s'arrêta s-à-vis de l'empereur, et s'écria d'un air gai : Sotise, sotise, et toutes choses sotise. » Il disoit ue ces seuls mots avoient gâté à l'empereur tout

son triomphe; et je le conçois si bien que je crois que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel et du plus redoutable de mes ennemis.

GIGÉS.

Vous n'eussiés donc plus aimé la reine, si je ne l'eusse pas trouvée belle, et si en la voyant je me fusse écrié : « Sotise, sotise ! »

CANDAULE.

J'avoue que ma vanité de mari en eût été blessée. Jugés sur ce pied-là combien l'amour d'une femme aimable doit flatter sensiblement, et combien la discrétion doit être une vertu difficile.

GIGÉS.

Ecoutés; tout mort que je suis, je ne veux dir cela à un mort qu'à l'oreille : il n'y a pas tant d vanité à tirer de l'amour d'une maîtresse. La nature a si bien établi le commerce de l'amour qu'ell n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mé rite. Il n'y a point de cœur à qui elle n'ait destin quelqu'autre cœur; elle n'a pas pris soin d'assorti toujours ensemble toutes les personnes dignes d'es time; cela est fort mêlé, et l'expérience ne fait qu trop voir que le choix d'une femme aimable n prouve rien ou presque rien en faveur de cel sur qui il tombe. Il me semble que ces raisons-l devroient faire des amans discrets.

CANDAULE.

Je vous déclare que les femmes ne voudroient point d'une indiscrétion de cette espéce, qui ne seroit fondée que sur ce qu'on ne se feroit pas un grand honneur de leur amour.

GIGÉS.

Ne suffit-il pas de s'en faire un plaisir extrême? La tendresse profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CANDAULE.

Non, elles n'accepteroient pas ce parti.

GIGÉS.

Mais songés que l'honneur gâte tout cet amour dès qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des femmes qui est contraire aux intérêts des amans; et puis du débris de cet honneur-là les amans s'en composent un autre qui est fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.

DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

Il faut que je sache de vous, Fulvie, une chose qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination; mais que, comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

FULVIE.

Rien n'est plus vrai, ma chere Helene : car, parmi nous autres mortes, cet aveu ne tire pas à conséquence. Marc-Antoine étoit fou de la comédienne Cithéride, et j'eusse bien voulu me vanger de lui en me faisant aimer d'Auguste; mais Auguste étoit difficile en maîtresses. Il ne me trouva ni assés jeune ni assés belle, et, quoique je lui fisse entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulés, des vers qu'il fit sur

ce sujet, et qui ne sont pas trop à mon honneur. Les voici :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,

(c'est ainsi qu'il appelle Cithéride)

Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidele. Hé bien donc, est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui? Moi, que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
« Aime-moi, me dit-elle, ou combattons »; mais quoi!
Elle est bien laide! Allons, sonnés, trompettes.

HELENE.

Nous avons donc causé, vous et moi, les deux plus grandes guerres qui ayent peut-être jamais été : vous, celle d'Antoine et d'Auguste, et moi, celle de Troye.

FULVIE.

Mais il y a cette différence, que vous avés causé la guerre de Troye par votre beauté, et moi celle d'Auguste et d'Antoine par ma laideur.

HELENE.

En récompense, vous avés un autre avantage sur moi; c'est que votre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon mari se vange de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui est assés naturel; et le vôtre vous vange de l'affront

qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux maris.

FULVIE.

Oui; mais Antoine ne savoit pas qu'il faisoit la guerre pour moi, et Ménelas savoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faisoit. C'est là un point qu'on ne lui sauroit pardonner : car, au lieu que Ménelas, suivi de toute la Gréce, assiégea Troye pendant dix ans pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'est-il pas vrai que, si Pâris eût voulu absolument vous rendre, Ménelas eût dû soutenir dans Sparte un siége de dix ans pour ne vous pas recevoir? De bonne foi, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous de vous redemander, et les autres l'étoient encore plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune homme qui ne savoit ce qu'il faisoit? Je ne pouvois m'empêcher de rire en lisant cet endroit d'Homere où, après neuf ans de guerre et un combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un conseil devant le palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, et il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer; on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplaît; et Priam qui, à ce que dit

Homere, est égal aux dieux en sagesse, embarrassé de voir son conseil qui se partage sur une affaire si difficile et ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HELENE.

Du moins la guerre de Troye avoit cela de bon qu'on en découvroit aisément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguste et d'Antoine ne paroissoit pas ce qu'elle étoit. Lorsqu'on voyoit tant d'aigles romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes grâces.

FULVIE.

Ainsi vont les choses parmi les hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les ressorts en sont d'ordinaire assés ridicules. Il est important, pour l'honneur des événemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIC

THEOCRITE.

Tout de bon, ne pouviés-vous plus ri après que vous eûtes descendu dar l'antre de Trophonius?

PARMENISQUE.

Non. J'étois d'un sérieux extraordinaire.

THEOCRITE.

Si j'eusse sû que l'antre de Trophonius avo cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyag Je n'ai que trop ri pendant ma vie, et même ell eût été plus longue si j'eusse moins ri. Une mau vaise raillerie m'a amené dans le lieu où nou sommes. Le roi Antigonus étoit borgne. Je l'avo cruellement offensé; cependant il avoit promis d n'en avoir aucun ressentiment, pourvû que j'al lasse me présenter devant lui. On m'y conduiso presque par force; et mes amis me disoient pou m'encourager: « Allés, ne craignés rien, votre vi est en sûreté dès que vous aurés paru aux yeux d roi. — Ah! leur répondis-je, si je ne puis obteni ma grâce sans paroître à ses yeux, je suis perdu.

Antigonus, qui étoit disposé à me pardonner un crime, ne me put pardonner cette plaisanterie, et il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PARMENISQUE.

Je ne sai si je n'eusse point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

THEOCRITE.

Et moi, combien voudrois-je présentement avoir acheté votre sérieux !

PARMENISQUE.

Ah! vous n'y songés pas. Je pensai mourir du sérieux que vous souhaités si fort. Rien ne me divertissoit plus; je faisois des efforts pour rire, et je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouissois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde; ce ridicule étoit devenu triste pour moi. Enfin, désespéré d'être si sage, j'allai à Delphes, et je priois instamment le dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir maternel; je crus qu'il entendoit ma patrie. J'y retourne, mais ma patrie ne put vaincre mon sérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorsque je fis par hasard un voyage à Délos. Là, je contemplai avec surprise la magnificence des temples d'Apollon et la beauté de ses statues. Il étoit partout en marbre ou en or, et de la main des meilleurs ouvriers de la

Gréce; mais, quand je vins à une Latone de bois, qui étoit très-mal faite, et qui avoit tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire par la comparaison des statues du fils à celle de la mere. Je ne puis vous exprimer assés combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai sens de l'oracle. Je ne présentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons et tous mes vœux. Je lui fis je ne sai combien de sacrifices, je l'enfumai toute d'encens, et j'eusse élevé un temple *à Latone qui fait rire,* si j'eusse été en état d'en faire la dépense.

THEOCRITE.

Il me semble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire sans que ce fût aux dépens de sa mere. Vous n'auriés vû que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

PARMENISQUE.

Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie : ils sont faits pour être ridicules, et ils le sont, cela n'est pas étonnant; mais une déesse qui se met à l'être l'est bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon sérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les remédes humains, et que j'étois réduit dans un état où j'avois besoin du secours même des dieux.

THEOCRITE.

Cette joie et cette gaieté que vous enviés est encore un bien plus grand mal. Tout un peuple en a autrefois été atteint, et en a extrêmement souffert.

PARMENISQUE.

Quoi! il s'est trouvé tout un peuple trop disposé à la gaieté et à la joie?

THEOCRITE.

Oui, c'étoient les Tirinthiens.

PARMENISQUE.

Les heureuses gens!

THEOCRITE.

Point du tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur sérieux sur rien, tout alloit en désordre parmi eux. S'ils s'assembloient sur la place, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les affaires publiques; s'ils recevoient des ambassadeurs, ils les tournoient en ridicules; s'ils tenoient le conseil de ville, les avis des plus graves sénateurs n'étoient que des bouffonneries; et, en toutes sortes d'occasions, une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent enfin incommodés de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviés été de votre tristesse, et ils allerent consulter l'oracle de Delphes, aussi bien que vous, mais pour

une fin bien différente, c'est-à-dire pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux. L'oracle répondit que, s'ils pouvoient sacrifier un taureau à Neptune sans rire, il seroit désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-même; cependant, pour la faire sérieusement, ils y apporterent bien des préparatifs. Ils résolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais seulement des vieillards, et non pas encore toutes sortes de vieillards[1], mais seulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes ces personnes choisies furent sur le bord de la mer pour immoler la victime, il fut besoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies et l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre et se mordissent les lévres; mais par malheur il se trouva là un enfant qui s'y étoit coulé. On voulut le chasser selon l'ordre, et il cria : « Quoi! avés-vous peur que je n'avale votre taureau? » Cette sotise déconcerta toutes ces gravités contrefaites. On éclata de rire, le sacrifice fut troublé, et la raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le taureau leur eut manqué, de ne pas songer à cet antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les gens si sérieux, et qui fit un effet si remarquable sur vous.

PARMENISQUE.

A la vérité je descendis dans l'antre de Trophonius; mais l'antre de Trophonius, qui m'attrista si fort, n'est pas ce qu'on pense.

THEOCRITE.

Et qu'est-ce donc ?

PARMENISQUE.

Ce sont les réflexions. J'en avois fait, et je ne riois plus. Si l'oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjouement.

THEOCRITE.

J'avoue que je ne sai pas trop ce que c'est que les réflexions; mais je ne puis concevoir pourquoi elles seroient si chagrines. Ne sauroit-on avoir des vûes saines qui ne soient en même temps tristes? N'y a-t-il que l'erreur qui soit gaie, et la raison n'est-elle faite que pour nous tuer?

PARMENISQUE.

Apparemment l'intention de la nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de rafinement : car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. « Vous voulés faire des réflexions, nous dit-elle, prenés-y garde, je m'en vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront. »

THEOCRITE.

Mais vous ne me dites point pourquoi la nature

ne veut pas qu'on pousse les réflexions jusqu'où elles peuvent aller.

PARMENISQUE.

Elle a mis les hommes au monde pour y vivre; et vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe et de ce qui nous touche, nous arrachons à la nature son secret; on devient trop sage, et on ne veut plus agir : voilà ce que la nature ne trouve pas bon.

THEOCRITE.

Mais la raison, qui vous fait penser mieux que les autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PARMENISQUE.

Vous dites vrai. Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées; il doit y en avoir ensuite une autre qui nous ramene à tout par les actions; mais, à ce compte-là même, ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

Quoi! se peut-il que vous ayés pris plaisir à faire mille infidélités à l'empereur Marc-Aurele, à un mari qui avoit toutes les complaisances imaginables pour vous, et qui étoit sans contredit le meilleur homme de tout l'empire romain?

FAUSTINE.

Et se peut-il que vous ayés assassiné Jules-César, qui étoit un empereur si doux et si modéré?

BRUTUS.

Je voulois épouvanter tous les usurpateurs par l'exemple de César, que sa douceur et sa modération n'avoient pû mettre en sûreté.

FAUSTINE.

Et si je vous disois que je voulois effrayer tellement tous les maris que personne n'osât songer à l'être après l'exemple de Marc-Aurele dont la bonté avoit été si mal payée?

BRUTUS.

C'étoit là un beau dessein! Il faut qu'il soit des

maris : car qui gouverneroit les femmes? Mais Rome n'avoit point besoin d'être gouvernée par César.

FAUSTINE.

Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaisies aussi dereglées et des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des femmes; elle ne pouvoit plus se passer de maître, mais elle ne se plaisoit pourtant pas à en avoir un. Les femmes sont justement du même caractére. On doit convenir aussi que les hommes sont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'est déjà un grand article; mais ils voudroient même l'exercer en amour. Quand ils demandent qu'une maîtresse leur soit fidelle, fidelle veut dire soumise. L'empire devroit être également partagé entre l'amant et la maîtresse; cependant il passe toujours de l'un ou de l'autre côté, et presque toujours du côté de l'amant.

BRUTUS.

Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes.

FAUSTINE.

Je suis Romaine, et j'ai des sentimens romains sur la liberté.

BRUTUS.

Je vous assure qu'à ce compte-là tout l'univers est

plein de Romaines; mais avoués que les Romains tels que moi sont un peu plus rares.

FAUSTINE.

Tant mieux qu'ils soient si rares. Je ne crois pas qu'un honnête homme voulût faire ce que vous avés fait, et assassiner son bienfaiteur.

BRUTUS.

Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes femmes qui voulussent imiter votre conduite. Pour la mienne, vous ne sauriés disconvenir qu'elle n'ait été assés ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que César avoit pour moi.

FAUSTINE.

Croyés-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur et la patience de Marc-Aurele? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélités que je lui faisois; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux, il m'ôtoit le plaisir de le tromper. J'en étois en si grande colere qu'il me prenoit quelquefois envie d'être femme de bien; cependant je me sauvai toujours de cette foiblesse. Et, après ma mort même, Marc-Aurele ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des temples, de me donner des prêtres, d'instituer en mon honneur des fêtes faustiniennes? Cela n'est-il pas capable de faire enrager? M'avoir

fait une apothéose magnifique, m'avoir érigée en déesse ?

BRUTUS.

J'avoue que je ne connois plus les femmes. Voilà les plaintes du monde les plus bisarres.

FAUSTINE.

N'eussiés-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Silla que contre César? Silla eût excité votre indignation et votre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un homme jaloux ; ce même César, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable ; il vouloit avoir l'empire de la terre tout entier, et sa femme toute entiere ; et, parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui et Pompée l'autre, il ne put souffrir ni Pompée ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec César !

BRUTUS.

Il n'y a qu'un moment que vous vouliés exterminer tous les maris, et à cette heure vous aimés mieux les plus méchans.

FAUSTINE.

Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les femmes fussent toujours libres ; mais, s'il faut qu'il y en ait, les plus méchans sont ceux qui me plaisent davantage par le plaisir que l'on a de reprendre sa liberté.

BRUTUS.

Je crois que, pour les femmes de votre humeur, le meilleur est qu'il y ait des maris. Le sentiment de la liberté est plus vif, plus il y entre de malignité.





DIALOGUES
DES MORTS ANCIENS
AVEC LES MODERNES

DIALOGUE PREMIER.

SENEQUE, SCARRON.

SENEQUE.

Vous me comblés de joie en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore, et que dans ces derniers temps vous avés fait profession de cette secte.

SCARRON.

J'ai été, sans vanité, plus stoïcien que vous, plus que Chrisippe, et plus que Zenon, votre fondateur. Vous étiés tous en état de philosopher à votre aise; vous, en votre particulier, vous aviés

des richesses immenses. Pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouissoient d'une assés bonne santé, ou enfin ils avoient tous leurs membres; ils alloient, ils venoient à la maniére ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement; et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps et ne pouvoient passer jusqu'à l'âme du sage; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chés moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

SENEQUE.

Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnoîtrois pour un grand stoïcien. Et n'étiés-vous pas l'admiration de votre siécle?

SCARRON.

Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois jusqu'à la gaieté.

SENEQUE.

O sagesse stoïcienne, tu n'es donc pas une chimere comme on se le persuade! Tu te trouves parmi les hommes, et voici un sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venés,

que je vous présente à Zenon et à nos autres stoïciens; je veux qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

SCARRON.

Vous m'obligerés beaucoup de me faire connoître à des morts si illustres.

SENEQUE.

Comment vous nommerai-je à eux?

SCARRON.

Scarron.

SENEQUE.

Scarron? Je connois ce nom-là. N'ai-je point oüi parler de vous à plusieurs modernes qui sont ici?

SCARRON.

Cela se peut.

SENEQUE.

N'avés-vous pas fait quantité de vers plaisans, comiques?

SCARRON.

Oui; j'ai même été l'inventeur d'un genre de poësie qu'on appelle le *burlesque*. C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

SENEQUE.

Mais vous n'étiés donc pas un philosophe?

SCARRON.

Pourquoi non?

SENEQUE.

Ce n'est pas l'occupation d'un stoïcien que de faire des ouvrages de plaisanterie et de songer à faire rire.

SCARRON.

Oh! je vois bien que vous n'avés pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout; j'en tirerois de vos ouvrages mêmes, si je voulois, et fort aisément; mais tout ne produit pas du sérieux, et je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de maniere qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par-tout, et que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement? J'ai mis en vers burlesques la divine *Eneïde* de votre Virgile; et l'on ne sauroit mieux faire voir que le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces ouvrages de perspective où des figures, dispersées çà et là, vous forment, par exemple, un empereur, si vous les regardés d'un certain point; changés ce point de vûe, ces mêmes figures vous représentent un gueux.

SENEQUE.

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût sû combien vous

étiés grand philosophe; mais il n'étoit pas facile de le deviner par les piéces qu'on dit que vous avés données au public.

SCARRON.

Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un stoïcien?

SENEQUE.

Cela est sans difficulté.

SCARRON.

Et j'ai fait je ne sai combien d'ouvrages qui prouvent que, malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gaieté; cela ne vaut-il pas mieux? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse; mais mes vers en étoient une pratique continuelle.

SENEQUE.

Je suis certain que votre prétendue sagesse n'étoit pas un effet de votre raison, mais de votre tempérament.

SCARRON.

Et c'est là la meilleure espéce de sagesse qui soit au monde.

SENEQUE.

Bon! Ce sont de plaisans sages que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'être ver-

tueux peut quelquefois venir de la nature; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

SCARRON.

On ne fait ordinairement guére de cas de ce que vous appellés un mérite : car, si un homme a quelque vertu, et qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il sembleroit pourtant que, parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devroit être plus estimée; n'importe, c'est un pur effet de la raison, on ne s'y fie pas.

SENEQUE.

On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempérament de vos sages. Ils ne sont sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudroit savoir comment les parties intérieures de leur corps sont disposées, pour savoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison, et se rendre si indépendant de la nature qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises?

SCARRON.

Ce seroit le meilleur, si cela étoit possible; mais, par malheur, la nature garde toujours ses droits; elle a ses premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie; et, quand elle

s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du désordre : encore est-ce une grande question que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout-à-fait à la raison.

SENEQUE.

Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes et de régler tout dans l'univers.

SCARRON.

Cependant elle n'est guére en état de faire valoir son autorité. J'ai oüi dire que, quelque cent ans après votre mort, un philosophe platonicien demanda à l'empereur qui régnoit alors une petite ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les loix de la République de Platon, et l'appeller Platonopolis; mais l'empereur la refusa au philosophe, et ne se fia pas assés à la raison du divin Platon pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugés par là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle étoit estimable le moins du monde, il n'y auroit que les hommes qui la pussent estimer, et les hommes ne l'estiment pas.

DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

Cela m'est tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un secret pour changer les métaux en or, et que ce secret s'appelle la pierre philosophale, ou le grand œuvre?

RAIMOND LULLE.

Oui, et je l'ai cherché long-temps.

ARTEMISE.

L'avés-vous trouvé?

RAIMOND LULLE.

Non; mais tout le monde l'a cru, et on le croit encore. La vérité est que ce secret-là n'est qu'une chimére.

ARTEMISE.

Pourquoi donc le cherchiés-vous?

RAIMOND LULLE.

Je n'en ai été désabusé qu'ici bas.

ARTEMISE.

C'est, ce me semble, avoir attendu un peu tard.

RAIMOND LULLE.

Je vois bien que vous avés envie de me railler. Nous nous ressemblons pourtant plus que vous ne croyés.

ARTEMISE.

Moi, je vous ressemblerois? Moi qui fus un modéle de fidelité conjugale, qui bus les cendres de mon mari, qui lui élevai un superbe monument admiré de tout l'univers, comment pourrois-je ressembler à un homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les métaux en or?

RAIMOND LULLE.

Oui, oui, je sai bien ce que je dis. Après toutes les belles choses dont vous venés de vous vanter, vous devîntes folle d'un jeune homme qui ne vous aimoit pas. Vous lui sacrifiâtes ce bâtiment magnifique dont vous eussiés pû tirer tant de gloire, et les cendres de Mausole que vous aviés avalées ne furent pas un assés bon reméde contre une nouvelle passion.

ARTEMISE.

Je ne vous croyois pas si bien instruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit assés inconnu, et je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des gens qui le sussent.

RAIMOND LULLE.

Vous avouerés donc que nos destinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un

honneur que nous ne méritions pas : à vous de croire que vous aviés été toujours fidelle aux mânes de votre mari, et à moi de croire que j'étois venu à bout du grand œuvre.

ARTEMISE.

Je l'avouerai très-volontiers. Le public est fait pour être la dupe de beaucoup de choses; il faut profiter des dispositions où il est.

RAIMOND LULLE.

Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux?

ARTEMISE.

Jusqu'à présent je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

RAIMOND LULLE.

N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver : vous le secret d'être fidelle à votre mari, et moi celui de changer les métaux en or? Je crois qu'il en est de la fidélité conjugale comme du grand œuvre.

ARTEMISE.

Il y a des gens qui ont si mauvaise opinion des femmes qu'ils diront peut-être que le grand œuvre n'est pas assés impossible pour entrer dans cette comparaison.

RAIMOND LULLE.

Oh! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut.

ARTEMISE.

Mais d'où vient qu'on le cherche, et que vous-même, qui paroissés avoir été homme de bon sens, vous avés donné dans cette rêverie?

RAIMOND LULLE.

Il est vrai qu'on ne peut trouver la pierre philosophale, mais il est bon qu'on la cherche. En la cherchant, on trouve de fort beaux secrets qu'on ne cherchoit pas.

ARTEMISE.

Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces secrets qu'on peut trouver que de songer à ceux qu'on ne trouvera jamais?

RAIMOND LULLE.

Toutes les sciences ont leur chimére, après laquelle elles courent sans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles. Si la chimie a sa pierre philosophale, la géométrie a sa quadrature du cercle, l'astronomie ses longitudes, les mécaniques leur mouvement perpétuel; il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une langue que vous n'entendés peut-être pas bien, mais vous entendrés bien du moins que la morale a aussi sa chimére : c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon que l'on prétende y parvenir. Du moins, en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres

vertus, ou à des actions dignes de louange et d'estime.

ARTEMISE.

Encore une fois, je serois d'avis qu'on laissât là toutes les chiméres, et qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui est réel.

RAIMOND LULLE.

Pourrés-vous le croire? Il faut qu'en toutes choses les hommes se proposent un point de perfection au delà même de leur portée. Ils ne se mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la chimie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiés à l'égard de votre mari n'étoit point naturelle, vous n'eussiés pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole par un tombeau magnifique. On perdroit courage, si on n'étoit pas soutenu par des idées fausses.

ARTEMISE.

Il n'est donc pas inutile que les hommes soient trompés?

RAIMOND LULLE.

Comment, inutile? Si par malheur la vérité se

montroit telle qu'elle est, tout seroit perdu; mais il paroît bien qu'elle sait de quelle importance il est qu'elle se tienne toujours assés bien cachée.

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉE.

APICIUS.

Ah! que je suis fâché de n'être pas né dans votre siécle!

GALILÉE.

Il me semble que, de l'humeur dont vous étiés, vous deviés vous accommoder assés bien du siécle où vous vécûtes. Vous ne vouliés que manger délicieusement, et vous vous trouvâtes au monde et dans Rome justement lorsque Rome étoit maîtresse paisible de l'univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les oiseaux et les poissons les plus rares, et qu'enfin toute la terre sembloit n'avoir été subjuguée par les Romains que pour contribuer à leur bonne chere.

APICIUS.

Mais mon siécle étoit ignorant, et, s'il y eût eu un homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Savés-vous celui que je fis pour une certaine sorte de poisson dont je mangeois à Minturne dans la Campanie? On me dit que ce

poisson-là étoit bien plus gros en Afrique; aussitôt j'équipe un vaisseau, et fais voile en Afrique. La navigation fut difficile et dangereuse. Quand nous approchâmes des côtes d'Afrique, je ne sai combien de barques de pêcheurs vinrent au-devant de moi, car ils étoient déjà avertis de mon voyage, et m'apporterent de ces poissons qui en étoient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; et, dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un païs que je n'avois jamais vû, sans avoir égard aux prieres de l'équipage qui vouloit se rafraîchir à terre, j'ordonnai aux pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvés croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GALILÉE.

Je ne puis deviner quel eût été votre dessein. J'étois un pauvre savant accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux étoiles et fort peu habile en ragoûts.

APICIUS.

Mais vous avés inventé les lunettes de longue vûe; après vous on a fait pour les oreilles ce que vous aviés fait pour les yeux, et j'entens dire qu'on a inventé des trompettes qui redoublent et grossissent la voix. Enfin vous avés perfectionné et vous avés appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût

et d'imaginer quelque instrument qui augmentât le plaisir de manger.

GALILÉE.

Fort bien, comme si le goût n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

APICIUS.

Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vûe ?

GALILÉE.

La vûe est aussi très-parfaite. Les hommes ont de fort bons yeux.

APICIUS.

Et qui sont donc les mauvais yeux auxquels vos lunettes peuvent servir ?

GALILÉE.

Ce sont les yeux des philosophes. Ces gens-là, à qui il importe de savoir si le soleil a des taches, si les planettes tournent sur leur centre, si la voie de lait est composée de petites étoiles, n'ont pas les yeux assés bons pour découvrir ces objets aussi clairement et aussi distinctement qu'il faudroit; mais les autres hommes, à qui tout cela est indifférent, ont la vûe admirable. Si vous ne voulés que jouir des choses, rien ne vous manque pour en jouir, mais tout vous manque pour les connoître. Les hommes n'ont besoin de rien, et les philosophes ont besoin de tout. L'art n'a point de nouveaux instrumens à donner aux uns, et jamais il n'en donnera assés aux autres.

APICIUS.

Je consens que l'art ne donne pas au commun des hommes de nouveaux instrumens pour mieux manger, mais je voudrois qu'il en donnât aux philosophes, comme il leur donne des lunettes pour mieux voir, et alors je les tiendrois bien payés des soins que la philosophie leur coûte : car enfin à quoi sert-elle, si elle ne fait des découvertes? et qu'a-t-on affaire de découvertes, si ce n'est sur les plaisirs?

GALILÉE.

Il y a long-temps que l'on a fait cette plainte.

APICIUS.

Mais, puisque la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoi les sens n'en feront-ils pas aussi? Il seroit bien plus important qu'ils en fissent.

GALILÉE.

Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils sont si parfaits qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvoient flatter. Si la raison trouve de nouvelles connoissances, il faut l'en plaindre; c'est qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

APICIUS.

Et les rois de Perse qui proposoient de grandes récompenses à ceux qui inventeroient de nouveaux plaisirs, étoient-ils fous?

GALILÉE.

Oui. Je suis assuré qu'ils ne se sont pas ruinés à ces sortes de récompenses. Inventer de nouveaux plaisirs, il eût fallu auparavant faire naître dans les hommes de nouveaux besoins.

APICIUS.

Quoi! chaque plaisir seroit fondé sur un besoin? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement?

GALILÉE.

Ce n'est pas ma faute. Mais vous qui condamnés mon avis, vous avés plus d'intérêt qu'un autre qu'il soit vrai. S'il se trouvoit des plaisirs nouveaux, vous consoleriés-vous jamais de n'avoir pas été réservé pour vivre dans les derniers temps où vous eussiés profité des découvertes de tous les siécles? Pour les connoissances nouvelles, je sai que vous ne les envierés pas à ceux qui les auront.

APICIUS.

J'entre dans votre sentiment, il favorise mes inclinations plus que je ne croyois. Je vois que ce n'est pas un grand avantage que les connoissances, puisqu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir, et que la nature n'a pas pris la peine d'égaler sur cela les hommes de tous les siécles;

mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injustice à souffrir qu'un siécle en pût avoir plus qu'un autre, et par cette raison le partage en a été égal.

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.



MARGUERITE D'ECOSSE.

Venés à mon secours, divin Platon, venés prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON.

De quoi s'agit-il?

MARGUERITE D'ECOSSE.

Il s'agit d'un baiser que je donnai avec assés d'ardeur à un savant homme[1] fort laid. J'ai beau dire encore à présent pour ma justification ce que je dis alors, que j'avois voulu baiser cette bouche d'où étoient sorties tant de belles paroles; il y a là je ne sai combien d'ombres qui se moquent de moi, et qui me soutiennent que de telles faveurs ne sont que pour les bouches qui sont belles, et non pour celles qui parlent bien, et que la science ne doit point être payée en même monnoie que la beauté. Venés apprendre à ces ombres que ce qui

1. Alain Chartier.

est véritablement digne de causer des passions échappe à la vûe, et qu'on peut être charmé du beau, même au travers de l'envelope d'un corps très-laid dont il sera revêtu.

PLATON.

Pourquoi voulés-vous que j'aille débiter ces choses-là? Elles ne sont pas vraies.

MARGUERITE D'ECOSSE.

Vous les avés déjà débitées mille et mille fois.

PLATON.

Oui, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois philosophe, et je voulois parler d'amour; il n'eût pas été de la bienséance de mon caractére que j'en eusse parlé comme les auteurs des Fables Milesiennes[1]; je couvrois ces matiéres-là d'un galimatias philosophique, comme d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

MARGUERITE D'ECOSSE.

Je ne crois pas que vous songiés à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayés parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avés décrit si pompeusement ces voyages que les ames aîlées font dans des chariots sur la derniere voûte des cieux, où elles contemplent le beau dans

1. Romans de ce temps-là.

son essence; leurs chûtes malheureuses d'un lieu si élevé jusque sur la terre, par la faute d'un de leurs chevaux qui est très-malaisé à mener; le froissement de leurs aîles; leur séjour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage qu'elles reconnoissent pour une copie de ce beau qu'elles ont vû dans le ciel; leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, et dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment; enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles sont frappées à la vûe de la beauté qu'elles savent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, et cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux dieux.

PLATON.

Je vous assure que tout cela, bien entendu e fidélement traduit, veut seulement dire que le belles personnes sont propres à inspirer bien de transports.

MARGUERITE D'ECOSSE.

Mais, selon vous, on ne s'arrête point à l beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante Seroit-il possible que tous ces mouvemens si vif que vous aviés dépeints ne fussent causés que pa de grands yeux, une petite bouche et un tein frais? Ah! donnés-leur pour objet la beauté d

l'ame, si vous voulés les justifier, et vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

PLATON.

Voulés-vous que je vous dise la vérité? La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'estime, et celle du corps de l'amour. L'estime et l'admiration sont assés tranquilles; il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

MARGUERITE D'ECOSSE.

Vous êtes devenu libertin depuis votre mort: car non seulement pendant votre vie vous parliés un autre langage sur l'amour, mais vous mettiés en pratique les idées sublimes que vous en aviés conçues. N'avés-vous pas été amoureux d'Arquéanasse de Colophon lorsqu'elle étoit vieille? Ne fistes-vous pas ces vers pour elle :

L'aimable Arquéanasse a mérité ma foi.
Elle a des rides; mais je voi
Une troupe d'amours se jouer dans ses rides.
Vous qui pûtes la voir avant que ses appas
Eussent du cours des ans reçu ces petits vuides,
Ah! que ne souffrites-vous pas?

Assurément cette troupe d'amours qui se jouoient dans les rides d'Arquéanasse, c'étoient les agrémens de son esprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniés ceux qui l'avoient vûe jeune, parce que sa beauté avoit fait des impressions trop sensibles

sur eux, et vous aimiés en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLATON.

Je vous suis trop obligé de ce que vous voulés bien interpréter si favorablement une petite satire que je fis contre Arquéanasse, qui croyoit me donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit. Mes passions n'étoient point si métaphysiques que vous pensés, et je puis vous le prouver par d'autres vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate lorsqu'il va parler d'amour; je me couvrirois le visage, et vous ne m'entendriés qu'au travers d'un voile; mais ici ces façons-là ne sont pas nécessaires. Voici mes vers :

Lorsqu'Agathis par un baiser de flame
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lévres soudain je sens venir mon ame
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

MARGUERITE D'ECOSSE.

Est-ce Platon que j'entens?

PLATON.

Lui-même.

MARGUERITE D'ECOSSE.

Quoi! Platon avec ses épaules quarrées, sa figure sérieuse, et toute la philosophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette espèce de baiser?

PLATON.

Oui.

MARGUERITE D'ECOSSE.

Mais songés-vous bien que le baiser que je donnai à mon savant fut tout-à-fait philosophique, et que celui que vous donnâtes à votre maîtresse ne le fut point du tout; que je fis votre personnage, et que vous fîtes le mien ?

PLATON.

J'en tombe d'accord; les philosophes sont galans, tandis que ceux qui seroient nés pour être galans s'amusent à être philosophes. Nous laissons courir après les chiméres de la philosophie les gens qui ne les connoissent pas, et nous nous rabattons sur ce qu'il y a de réel.

MARGUERITE D'ECOSSE.

Je vois que je m'étois très-mal adressée à l'amant d'Agathis pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce savant si laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'esprit peut causer des passions par lui-même, et bien en prend aux femmes. Elles se sauvent de ce côté-là, si elles ne sont pas belles.

PLATON.

Je ne sai si l'esprit cause des passions; mais je sai bien qu'il met le corps en état d'en faire naître sans le secours de la beauté, et lui donne l'agrément qui lui manquoit. Et ce qui en est une

preuve, c'est qu'il faut que le corps soit de la partie et fournisse toujours quelque chose du sien, c'est-à-dire tout au moins de la jeunesse : car, s'il ne s'aide point du tout, l'esprit lui est absolument inutile.

MARGUERITE D'ECOSSE.

Toujours de la matiére dans l'amour!

PLATON.

Telle est sa nature. Donnés-lui, si vous voulés, l'esprit seul pour objet, vous n'y gagnerés rien; vous serés étonnée qu'il rentrera aussi-tôt dans la matiére. Si vous n'aimiés que l'esprit de votre savant, pourquoi le baisâtes-vous? C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit même auroit inspirées.

DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

Je ne m'attendois pas que le conseil que je donnai à mon esclave dût produire des effets si heureux. Il me valut là-haut la vie et la royauté tout ensemble; et ici il m'attire l'admiration de tous les sages.

RAPHAEL D'URBIN.

Et quel est ce conseil?

STRATON.

J'étois à Tyr. Tous les esclaves de cette ville se révolterent et égorgerent leurs maîtres; mais un esclave que j'avois eut assés d'humanité pour épargner ma vie et pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour roi celui d'entr'eux qui à un certain jour appercevroit le premier le lever du soleil. Ils s'assemblerent dans une campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachés sur la partie orientale du ciel, d'où le soleil devoit sortir; mon esclave seul, que j'avois instruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers

l'occident. Vous ne doutés pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant, en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du soleil qui paroissoient sur le haut d'une tour fort élevée, et ses compagnons en étoient encore à chercher vers l'orient le corps même du soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit eue; mais il avoua qu'il me la devoit, et que je vivois encore, et aussi-tôt je fus élû roi, comme un homme divin.

RAPHAEL D'URBIN.

Je vois bien que le conseil que vous donnâtes à votre esclave vous fut fort utile, mais je ne vois pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRATON.

Ah! tous les philosophes qui sont ici vous répondront pour moi que j'appris à mon esclave ce que tous les sages doivent pratiquer : que, pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, et que les opinions communes sont la régle des opinions saines, pourvû qu'on les prenne à contre-sens.

RAPHAEL D'URBIN.

Ces philosophes-là parlent bien en philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes et des préjugés; cependant il n'y a rien ni de plus commode, ni de plus utile.

STRATON.

A la maniére dont vous en parlés, on devine

bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les suivre.

RAPHAEL D'URBIN.

Je vous assure que, si je me déclare pour les préjugés, c'est sans intérêt : car au contraire ils me donnerent dans le monde un assés grand ridicule. On travailloit à Rome dans les ruines pour en retirer des statues, et, comme j'étois bon sculpteur et bon peintre, on m'avoit choisi pour juger si elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon concurrent, fit secretement une statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, et l'enfouit dans un lieu où il savoit qu'on devoit creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange soutint que c'étoit une figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la statue, qui dans les principes de l'art méritoit de venir d'une main grecque; et, à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au temps de Policlete ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raisonnement sans réplique. On se moqua de ma préoccupation; mais sans cette préoccupation qu'eussai-je fait? J'étois juge, et cette qualité-là veut qu'on décide.

STRATON.

Vous eussiés décidé selon la raison.

RAPHAEL D'URBIN.

Eh ! la raison décide-t-elle ? Je n'eusse jamais sû, en la consultant, si la statue étoit antique ou non : j'eusse seulement sû qu'elle étoit très belle ; mais le préjugé vient au secours qui me dit qu'une belle statue doit être antique : voilà une décision, et je juge.

STRATON.

Il se pourroit bien faire que la raison ne fourniroit pas des principes incontestables sur des matieres aussi peu importantes que celle-là ; mais, sur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des décisions très sûres ; le malheur est qu'on ne la consulte pas.

RAPHAEL D'URBIN.

Consultons-la sur quelque point pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ses amis et de ses parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous : pleurés. D'un autre côté, ils sont délivrés des miseres de la vie : riés. Voilà des réponses de la raison ; mais la coutume du pays nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne, et nous pleurons si bien que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là ; ou nous en rions, et nous en rions si bien que nous ne concevons pas qu'on puisse pleurer.

STRATON.

La raison n'est pas toujours si irrésolue. Elle laisse à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle le fasse elle-même; mais sur combien de choses très-considérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins?

RAPHAEL D'URBIN.

Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRATON.

Il n'importe, on ne doit ajouter qu'à elles une foi entiere.

RAPHAEL D'URBIN.

Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, et que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi le surplus de son inclination à croire va au profit des préjugés, et les fausses opinions achevent de la remplir.

STRATON.

Et quel besoin de se jetter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement? La raison s'arrête quand elle ne sait quel chemin prendre.

RAPHAEL D'URBIN.

Vous dites vrai, elle n'a point alors d'autre secret pour ne point s'écarter que de ne pas faire un

seul pas; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain : il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sait pas douter, on a besoin de lumieres pour y parvenir et de force pour s'en tenir là. D'ailleurs, le doute est sans action, et il faut de l'action parmi les hommes.

STRATON.

Aussi doit-on conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit pour penser en homme sage.

RAPHAEL D'URBIN.

Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorés apparemment les deux réponses de ce vieillard samnite, à qui ceux de sa nation envoyerent demander ce qu'ils avoient à faire quand ils eurent enfermé dans le pas des Fourches Caudines toute l'armée des Romains, leurs ennemis mortels, et qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur et trop cruel, et les Samnites renvoyerent vers lui pour lui en représenter les inconvéniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains sans conditions. On ne suivit ni l'un ni l'autre conseil, et on s'en trouva mal. Il en va de même des préjugés; il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autre-

ment ceux dont vous vous êtes défait vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le savoir; et vous n'avés ni les lumieres de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRATON.

S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous proposés, on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous ses préjugés.

RAPHAEL D'URBIN.

Mais la raison chassera de notre esprit toutes ses anciennes opinions, et n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espéce de vuide. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.

BARBE PLOMBERGE.

Vous ne voulés pas me croire; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'empereur Charles V eut avec la princesse que je vous ai nommée une intrigue à laquelle je servis de prétexte; mais la chose alla plus loin. La princesse me pria de vouloir bien aussi être la mere d'un petit prince qui vint au jour, et j'y consentis pour lui faire plaisir. Vous voilà bien étonnée! N'avés-vous pas oüi dire que, quelque mérite qu'ait une personne, il faut qu'elle se mette encore au-dessus de ce mérite par le peu d'estime qu'elle en doit faire; que les gens d'esprit, par exemple, doivent être en cette maniere au-dessus de leur esprit même? Pour moi, j'étois au-dessus de ma vertu, j'en avois plus que je ne me souciois d'en avoir.

LUCRECE.

Bon! Vous badinés, on ne peut jamais en avoir trop.

BARBE PLOMBERGE.

Sérieusement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je serois une personne accomplie, je ne crois pas que j'acceptasse le parti; je sai qu'étant si parfaite, je donnerois du chagrin à trop de gens; je demanderois toujours à avoir quelque défaut ou quelque foiblesse pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LUCRECE.

C'est-à-dire qu'en faveur des femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviés un peu adouci la vôtre.

BARBE PLOMBERGE.

J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent comme leur accusatrice auprès du public, si elles m'eussent crue beaucoup plus sévére qu'elles.

LUCRECE.

Elles vous étoient en vérité fort obligées, et sur-tout la princesse, qui étoit assés heureuse d'avoir trouvé une mere pour ses enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

BARBE PLOMBERGE.

Non.

LUCRECE.

Je m'en étonne; elle devoit profiter davantage

de la commodité qu'elle avoit : car vous ne vous embarrassiés point du tout de la réputation.

BARBE PLOMBERGE.

Je vais vous surprendre. Sachés que l'indifférence que j'ai eue pour la réputation m'a réussi. La vérité s'est fait connoître malgré tous mes soins, et on a démêlé à la fin que le prince qui passoit pour mon fils ne l'étoit point; on m'a rendu plus de justice que je n'en demandois; et il me semble qu'on m'ait voulu récompenser par là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu et de ce que j'avois généreusement dispensé le public de l'estime qu'il me devoit.

LUCRECE.

Voilà une belle espéce de générosité! Il ne faut point là-dessus faire de grace au public.

BARBE PLOMBERGE.

Vous le croyés? Il est bien bisarre; il tâche quelquefois à se révolter contre ceux qui prétendent lui imposer d'une maniere trop impérieuse la nécessité de les estimer. Vous devriés savoir cela mieux que personne. Il y a eu des gens qui ont été en quelque sorte blessés de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pû pour ne vous pas tenir autant de compte de votre mort qu'elle le méritoit.

LUCRECE.

Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si héroïque?

BARBE PLOMBERGE.

Que sais-je? Ils ont dit que vous vous étiés tuée un peu tard; que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiés pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'aviés pas voulu vous tuer à la légere, et sans bien savoir pourquoi. Enfin il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret, et à moi on me l'a rendue avec plaisir. Peut-être a-ce été parce que vous couriés trop après la gloire, et que moi je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vînt.

LUCRECE.

Ajoutés que vous faisiés tout ce qui vous étoit ossible pour l'empêcher de venir.

BARBE PLOMBERGE.

Mais n'est-ce rien que d'être modeste? Je l'étois ssés pour vouloir bien que ma vertu fût inconue. Vous, au contraire, vous mîtes toute la vôtre étalage et en pompe. Vous ne voulûtes même ous tuer que dans une assemblée de parens. La rtu n'est-elle pas contente du témoignage qu'elle rend à elle-même? N'est-il pas d'une grande e de mépriser cette chimére de gloire?

LUCRECE.

Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse trop dangereuse. Cette chimére-là est ce qu'il y a de plus puissant au monde. Elle est l'ame de tout, on la préfére à tout; et voyés comme elle peuple les Champs Elisées : la gloire nous amene ici plus de gens que la fiévre. Je suis du nombre de ceux qu'elle y a amenés; j'en puis parler.

BARBE PLOMBERGE.

Vous êtes donc bien prise pour dupe, aussi bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là. Car, du moment qu'on est ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LUCRECE.

C'est là un des secrets du lieu où nous sommes il ne faut pas que les vivans le sachent.

BARBE PLOMBERGE.

Quel mal y auroit-il qu'ils se défissent d'un idée qui les trompe?

LUCRECE.

On ne feroit plus d'actions héroïques.

BARBE PLOMBERGE.

Pourquoi? On les feroit par la vûe de son devoir. C'est une vûe bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la raison.

LUCRECE.

Et c'est justement ce qui la rend trop foibl La gloire n'est fondée que sur l'imagination,

elle est bien plus forte. La raison elle-même n'approuveroit pas que les hommes ne se conduisissent que par elle; elle sait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire. Lorsque Curtius étoit sur le point de se sacrifier pour sa patrie, et de sauter tout armé et à cheval dans ce goufre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome, si on lui eût dit : « Il est de votre devoir de vous jetter dans cet abîme; mais soyés sûr que personne ne parlera jamais de votre action », de bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner son cheval en arriere. Pour moi, je ne répons point que je me fusse tuée si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer? J'eusse cru que mon devoir n'étoit point blessé par la violence qu'on m'avoit faite; tout au plus j'eusse cru le satisfaire par des larmes; mais pour se faire un nom il falloit se percer le sein, et je me le perçai.

BARBE PLOMBERGE.

Vous dirai-je ce que j'en pense? J'aimerois autant qu'on ne fît point de grandes actions que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

LUCRECE.

Vous allés un peu trop vîte. Au fond tous les devoirs se trouvent remplis, quoiqu'on ne les remplisse pas par la vûe du devoir; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes se

trouvent faites; enfin l'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train; ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la nature n'auroit pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie.





DIALOGUES
DES MORTS MODERNES

DIALOGUE PREMIER.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

Ah! pourquoi est-ce ici la premiere fois que je vous vois? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher? J'eusse eu dans mon serrail la plus belle personne de l'Italie, et à présent je ne vois qu'une ombre qui n'a point de traits et qui ressemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE.

Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi sur la réputation que j'avois

d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation, et je vous dois les plus agréables momens que j'aye passés. Sur-tout je me souviendrai toujours avec plaisir de la nuit où le pirate Barberousse, à qui vous aviés donné ordre de m'enlever, pensa me surprendre dans Cayette, et m'obligea de sortir de la ville dans un désordre et avec une précipitation extrême.

SOLIMAN.

Par quelle raison preniés-vous la fuite, si vous étiés bien aise qu'on vous cherchât de ma part?

J. DE GONZAGUE.

J'étois ravie qu'on me cherchât, et plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattoit plus que de penser que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, et qu'on me trouvoit à dire dans le serrail, dans un lieu si rempli de belles personnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le serrail n'est agréable que pour celles qui y sont souhaitées, et non pour celles qu'on y enferme.

SOLIMAN.

Je vois bien ce qui vous faisoit peur; ce grand nombre de rivales ne vous eût point accommodée. Peut-être aussi craigniés-vous que parmi tant de femmes aimables il n'y en eût beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au serrail.

J. DE GONZAGUE.

Vous me donnés là de jolis sentimens.

SOLIMAN.

Qu'est-ce que le serrail avoit donc de si terrible ?

J. DE GONZAGUE.

J'y eusse été blessée au dernier point de la vanité de vous autres sultans, qui, pour faire montre de votre grandeur, y enfermés je ne sai combien de belles personnes, dont la plûpart vous sont inutiles et ne laissent pas d'être perdues pour le reste de la terre. D'ailleurs, croyés-vous que l'on s'accommode d'un amant dont les déclarations d'amour sont des ordres indispensables, et qui ne soupire que sur le ton d'une autorité absolue ? Non, je n'étois point propre pour le serrail ; il n'étoit point besoin que vous me fissiés chercher, je n'eusse jamais fait votre bonheur.

SOLIMAN.

Comment en êtes-vous si sûre ?

J. DE GONZAGUE.

C'est que je sai que vous n'eussiés pas fait le mien.

SOLIMAN.

Je n'entens pas bien la conséquence. Qu'importe que j'eusse fait votre bonheur ou non ?

J. DE GONZAGUE.

Quoi ! vous concevés qu'on puisse être heureux en amour par une personne que l'on ne rend pas heureuse ; qu'il y ait, pour ainsi dire, des plaisirs

solitaires qui n'ayent pas besoin de se communiquer, et qu'on en jouisse quand on ne les donne pas? Ah! ces sentimens font horreur à des cœurs bien faits.

SOLIMAN.

Je suis Turc, il me seroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. Cependant il me semble que je n'ai pas tant de tort. Ne venés-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

J. DE GONZAGUE.

Oui.

SOLIMAN.

Et n'est-ce pas un mouvement de vanité que de vouloir faire le bonheur des autres? N'est-ce pas une fierté insupportable de ne consentir que vous me rendiés heureux qu'à condition que je vous rendrai heureuse aussi? Un sultan est plus modeste, il reçoit du plaisir de beaucoup de femmes très-aimables à qui il ne se pique point d'en donner. Ne riés point de ce raisonnement, il est plus solide qu'il ne vous paroît. Songés-y, étudiés le cœur humain, et vous trouverés que cette délicatesse que vous estimés tant n'est qu'une espéce de rétribution orgueilleuse; on ne veut rien devoir.

J. DE GONZAGUE.

Hé bien donc, je conviens que la vanité est nécessaire.

SOLIMAN.

Vous la blâmiés tant tout-à-l'heure?

J. DE GONZAGUE.

Oui, celle dont je parlois, mais j'approuve fort celle-ci. Avés-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualités d'un homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, et qu'il seroit dangereux de le guérir de ses défauts?

SOLIMAN.

Mais on ne sait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité?

J. DE GONZAGUE.

A un certain point, c'est vice; un peu en-deçà, c'est vertu.

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eût-il que votre nom, je serois charmé de vous. Paracelse! On croiroit que vous seriés quelque Grec ou quelque Latin, et on ne s'aviseroit jamais de penser que Paracelse étoit un philosophe suisse.

PARACELSE.

J'ai rendu ce nom aussi illustre qu'il est beau Mes ouvrages sont d'un grand secours à tou ceux qui veulent entrer dans les secrets de la nature, et surtout à ceux qui s'élevent jusqu'à l connoissance des génies et des habitans élémentaires.

MOLIERE.

Je conçois aisément que ce sont là les vraie sciences. Connoître les hommes que l'on voit tou les jours, ce n'est rien; mais connoître les génie que l'on ne voit point, c'est toute autre chose.

PARACELSE.

Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quell

est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'univers.

MOLIERE.

Que vous étiés heureux d'avoir toutes ces lumieres! Car à plus forte raison vous saviés parfaitement tout ce qui regarde l'homme; et cependant beaucoup de personnes n'ont pû seulement aller jusque-là.

PARACELSE.

Oh! il n'y a si petit philosophe qui n'y soit parvenu.

MOLIERE.

Je le crois. Vous n'aviés donc plus rien qui vous embarrassât sur la nature de l'ame humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps?

PARACELSE.

Franchement il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultés sur ces matieres; mais enfin on en sait autant que la philosophie en peut apprendre.

MOLIERE.

Et vous n'en saviés pas davantage?

PARACELSE.

Non. N'est-ce pas bien assés?

MOLIERE.

Assés? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiés

ainsi par-dessus les hommes que vous ne connoissiés pas, pour aller aux génies?

PARACELSE.

Les génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

MOLIERE.

Oui ; mais il n'est pardonnable de songer à eux qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les hommes. On diroit que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences qui n'ont peut-être aucune réalité, et dont il s'embarrasse à plaisir; cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, assés d'occupation.

PARACELSE.

L'esprit néglige naturellement les sciences trop simples, et court après celles qui sont mistérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

MOLIERE.

Tant pis pour l'esprit; ce que vous dites est tout-à-fait à sa honte. La vérité se présente à lui; mais, parce qu'elle est simple, il ne la reconnoît point, et il prend des mistéres ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des mistéres. Je suis persuadé que, si la plupart des gens voyoient l'ordre de l'univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni propriétés

des planettes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : « Quoi ! n'est-ce que cela? »

PARACELSE.

Vous traités de ridicules des mistéres où vous n'avés pas sû pénétrer, et qui en effet sont réservés aux grands hommes.

MOLIERE.

J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mistéres-là que ceux qui les comprennent; mais malheureusement la nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PARACELSE.

Mais vous qui décidés avec tant d'autorité, quel métier avés-vous donc fait pendant votre vie?

MOLIERE.

Un métier bien différent du vôtre. Vous avés étudié les vertus des génies, et moi j'ai étudié les sotises des hommes.

PARACELSE.

Voilà une belle étude! Ne sait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assés de sotises?

MOLIERE.

On le sait en gros et confusément; mais il en faut venir aux détails, et alors on est surpris de l'étendue de cette science.

PARACELSE.

Et à la fin quel usage en faisiés-vous ?

MOLIERE.

J'assemblois dans un certain lieu le plus grand nombre de gens que je pouvois, et là je leur faisois voir qu'ils étoient tous des sots.

PARACELSE.

Il falloit de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité.

MOLIERE.

Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sotises sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnemens bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, et vous les voyés aussi-tôt crever de rire.

PARACELSE.

Je vous entens, vous étiés comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente ; et que ne rit-on des mœurs mêmes ?

MOLIERE.

Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en être dehors, et la comédie vous en tire. Elle vous donne tout en spectacle comme si vous n'y aviés point de part.

PARACELSE.

Mais on rentre aussi-tôt dans ce tout dont on

s'étoit moqué, et on recommence à en faire partie ?

MOLIERE.

N'en doutés pas. L'autre jour, en me divertissant, je fis ici une fable sur ce sujet. Un jeune oison voloit avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de son espéce quand ils volent, et, pendant ce vol d'un moment qui ne l'élevoit qu'à un pied de terre, il insultoit au reste de la basse-cour. « Malheureux animaux, disoit-il, je vous vois au-dessous de moi, et vous ne savés pas fendre ainsi l'air. » La moquerie fut courte, l'oison retomba dans le même temps.

PARACELSE.

A quoi donc servent les réflexions que la comédie fait faire, puisqu'elles ressemblent au vol de cet oison, et qu'au même instant on retombe dans les sotises communes?

MOLIERE.

C'est beaucoup que de s'être moqué de soi ; la nature nous y a donné une merveilleuse facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que, dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur et avec empressement, une autre partie s'en moque? Et, s'il en étoit besoin même, on trouveroit encore une troisiéme partie qui se moqueroit des deux premieres ensemble. Ne

diroit-on pas que l'homme soit fait de piéces rapportées?

PARACELSE.

Je ne vois pas qu'il y ait matiere sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques légéres réflexions, quelques plaisanteries, souvent mal fondées, ne méritent pas une grande estime; mais quels efforts de méditation ne faudroit-il pas faire pour traiter des sujets plus relevés?

MOLIERE.

Vous revenés à vos génies, et moi, je ne reconnois que mes sots. Cependant, quoique je n'aye jamais travaillé que sur ces sujets si exposés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes comédies vivront plus que vos sublimes ouvrages. Tout est sujet aux changemens de la mode; les productions de l'esprit ne sont pas au-dessus de la destinée des habits. J'ai vû je ne sai combien de livres et de genres d'écrire enterrés avec leurs auteurs, ainsi que chés de certains peuples on enterre avec les morts les choses qui leur ont été les plus précieuses pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'empire des lettres, et avec tout cela je garantis la durée de mes piéces. J'en sai bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.



DAVID RICCIO.

Non, je ne me consolerai jamais de ma mort.

MARIE STUART.

Il me semble cependant qu'elle fut assés belle pour un musicien. Il fallut que les principaux seigneurs de la cour d'Ecosse, et le roi mon mari lui-même, conspirassent contre toi ; et l'on n'a jamais pris plus de mesures ni fait plus de façon pour faire mourir aucun prince.

DAVID RICCIO.

Une mort si magnifique n'étoit point faite pour un misérable joueur de lut que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eût mieux valu que vous m'eussiés laissé passer doucement mes jours à votre musique que de m'élever dans un rang de ministre d'Etat, qui a sans doute abrégé ma vie.

MARIE STUART.

Je n'eusse jamais cru te trouver si peu sensible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légère distinction que de te recevoir tous les jours seul

à ma table? Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faisoit point de tort à ta réputation.

DAVID RICCIO.

Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il fallut mourir pour l'avoir reçue trop souvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lorsque je vis entrer le roi accompagné de celui qui avoit été choisi pour être un de mes meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecossois qui ait jamais été, et qu'une longue fiévre quarte dont il relevoit l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne sai s'il me donna quelques coups; mais, autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa vûe me fit.

MARIE STUART.

J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire que je t'ai fait mettre dans le tombeau des rois d'Ecosse.

DAVID RICCIO.

Je suis dans le tombeau des rois d'Ecosse?

MARIE STUART.

Il n'est rien de plus vrai.

DAVID RICCIO.

J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait que vous m'en apprenés maintenant la premiere nouvelle. O mon lut! faut-il que je t'aye quitté pour m'amuser à gouverner un royaume!

MARIE STUART.

Tu te plains? Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

DAVID RICCIO.

Oh! vous étiés née dans une condition sujette à de grands revers; mais moi j'étois né pour mourir dans mon lit. La nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde pour cela : point de bien, beaucoup d'obscurité, un peu de voix seulement, et de génie pour jouer du lut.

MARIE STUART.

Ton lut te tient toujours au cœur. Hé bien, tu as eu un méchant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables! Qu'eusses-tu fait, si tu n'eusses jamais été que musicien? Tu te serois bien ennuyé dans une fortune si médiocre.

DAVID RICCIO.

J'eusse cherché mon bonheur dans moi-même.

MARIE STUART.

Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort par des réflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les philosophes qui sont ici. C'est bien aux hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes!

DAVID RICCIO.

Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un poëte de mon pays a décrit un château enchanté, où des amans et des amantes se cherchent sans

cesse avec beaucoup d'empressement et d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment, et ne se reconnoissent jamais. Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des hommes; il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en savent rien; il se présente mille fois à eux, et ils le vont chercher bien loin.

MARIE STUART.

Laisse là le jargon et les chimeres des philosophes. Lorsque rien ne contribue à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raison?

DAVID RICCIO.

Le bonheur mériteroit pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

MARIE STUART.

On la prendroit inutilement, il ne sauroit s'accorder avec elle; on cesse d'être heureux si-tôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un sentoit les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croiriés-vous qu'il se portât bien? Moi, je tiendrois qu'il seroit malade. Le bonheur est comme la santé, il faut qu'il soit dans les hommes sans qu'ils l'y mettent; et, s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santés qui ne se soutiennent qu'à force de remédes, et qui sont toujours très-foibles et très-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIÉME FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

Je dois connoître les pays du Nord presqu'aussi bien que vous. J'ai passé une bonne partie de ma vie à philosopher en Hollande; et enfin j'ai été mourir en Suéde, philosophe plus que jamais.

LE FAUX DEMETRIUS.

Je vois par le plan que vous me faites de votre vie qu'elle a été bien douce; elle n'a été occupée que par la philosophie; il s'en faut bien que j'aye vécu si tranquillement.

DESCARTES.

Ç'a été votre faute. De quoi vous avisiés-vous de vouloir vous faire grand duc de Moscovie, et de vous servir dans ce dessein des moyens dont vous vous servîtes? Vous entreprîtes de vous faire passer pour le prince Démetrius, à qui le trône appartenoit, et vous aviés déja devant les yeux l'exemple de deux faux Démetrius qui, ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus

pour ce qu'ils étoient, et avoient péri malheureusement. Vous deviés bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit plus d'apparence que celle-là, qui étoit déja usée, dût réussir.

LE FAUX DEMETRIUS.

Entre nous, les Moscovites ne sont pas des peuples bien rafinés. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs; mais Dieu sait sur quoi cela est fondé.

DESCARTES.

Encore n'étoient-ils pas si sots qu'ils pussent se laisser duper par trois faux Démetrius de suite. Je suis assuré que, quand vous commençâtes à vouloir passer pour prince, ils disoient presque tous d'un air de dédain : « Quoi! est-il encore question de voir des Démetrius? »

LE FAUX DEMETRIUS.

Je ne laissai pourtant pas de me faire un parti considerable. Le nom de Démetrius étoit aimé, on couroit toujours après ce nom. Vous savés ce que c'est que le peuple.

DESCARTES.

Et le mauvais succès qu'avoient eu les deux autres Démetrius, ne vous faisoit-il point de peur?

LE FAUX DEMETRIUS.

Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Démetrius pour

oser paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres? C'étoit encore assés de hardiesse, quelque vrai Démetrius qu'on fût.

DESCARTES.

Mais, quand vous eussiés été le premier qui eussiés pris ce nom, comment aviés-vous le front de le prendre sans être assuré de le pouvoir soutenir par des preuves très-vraisemblables?

LE FAUX DEMETRIUS.

Mais vous qui me faites tant de questions et qui êtes si difficile à contenter, comment osiés-vous vous ériger en chef d'une philosophie nouvelle, où toutes les vérités inconnues jusqu'alors devoient être renfermées?

DESCARTES.

J'avois trouvé beaucoup de choses assés apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vraies, et assés nouvelles pour pouvoir faire une secte à part.

LE FAUX DEMETRIUS.

Et n'étiés-vous point effrayé par l'exemple de tant de philosophes qui, avec des opinions aussi-bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'être reconnus à la fin pour de mauvais philosophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, et vous ne me sauriés nommer que deux faux Démetrius qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troisiéme dans mon espéce qui eût

entrepris de tromper les Moscovites; mais vous n'étiés pas le milliéme dans la vôtre qui eussiés entrepris d'en faire accroire à tous les hommes.

DESCARTES.

Vous saviés bien que vous n'étiés pas le prince Démetrius; mais moi je n'ai publié que ce que j'ai cru vrai, et je ne l'ai pas cru sans apparence. Je ne suis revenu de ma philosophie que depuis que je suis ici.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'importe, votre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'eussiés besoin de hardiesse pour assurer hautement que vous aviés enfin découvert la vérité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'assuroient aussi que, quand il se présente de nouveaux philosophes, je m'étonne que tout le monde ne dise d'une voix : « Quoi ! est-il encore question de philosophes et de philosophie ? »

DESCARTES.

On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des philosophes. Il se découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la philosophie, j'avoue que cela n'avance guére. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des articles considérables; mais le malheur est qu'on ne sait pas qu'on l'ait trouvée: car la philosophie (je crois qu'un mort peut dire

tout ce qu'il veut) ressemble à un certain jeu à quoi jouent les enfans, où l'un d'entr'eux qui a les yeux bandés court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche la prise et recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que nous autres philosophes, quoique nous ayons les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois; mais quoi? nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée, et dès ce moment-là elle nous échappe.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrés qu'à la fin on ne songera plus à la trouver, on perdra courage, et on fera bien.

DESCARTES.

Je vous garantis que votre prédiction n'est pas bonne. Les hommes ont un courage incroyable pour les choses dont ils sont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refusé à tous les autres lui est réservé. Dans vingt-quatre mille ans il viendra des philosophes qui se vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront regné pendant trente mille, et il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DEMETRIUS.

Quoi! c'étoit hasarder infiniment que de vou-

loir tromper les Moscovites pour la troisiéme fois; et, à vouloir tromper tous les hommes pour la trente milliéme, il n'y aura rien à hasarder? Ils sont donc encore plus dupes que les Moscovites?

DESCARTES.

Oui, sur le chapitre de la vérité. Ils en sont plus amoureux que les Moscovites ne l'étoient du nom de Démetrius.

LE FAUX DEMETRIUS.

Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être faux Démetrius, je me ferois philosophe; mais, si on venoit à se dégouter de la philosophie et à désesperer de pouvoir découvrir la vérité... Car je craindrois toujours cela.

DESCARTES.

Vous aviés bien plus sujet de craindre quand vous étiés prince. Croyés que les hommes ne se décourageront point; cela ne leur arrivera jamais. Puisque les modernes ne découvrent pas la vérité plus que les anciens, il est bien juste qu'ils ayent au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'est dûe ni aux uns ni aux autres, du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

ANNE DE BOULEN.

J'ADMIRE votre bonheur. Il semble que S. Valier, votre pere, ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il est condamné à perdre la tête, vous allés demander sa grace au roi; être jolie, et demander des graces à un jeune prince, c'est s'engager à en faire; et aussi-tôt vous voilà maîtresse de François I.

LA DUCHESSE.

Le plus grand bonheur que j'aie eu en cela est d'avoir été amenée à la galanterie par l'obligation où est une fille de sauver la vie à son pere. Le penchant que j'y avois pouvoit aisément être caché sous un prétexte si honnête et si favorable.

ANNE DE BOULEN.

Mais votre goût se déclara bientôt par les suites, car vos galanteries durerent plus long-temps que le péril de votre pere.

LA DUCHESSE.

Il n'importe. En fait d'amour, toute l'impor-

tance est dans les commencemens. Le monde sait bien que qui fait un pas en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la fortune m'offrit, et que je ne passerai pas dans l'histoire pour n'avoir été que médiocrement habile. On admiroit que le connétable de Montmorency eût été le ministre et le favori de trois rois; mais j'ai été la maîtresse de deux, et je prétens que c'est davantage.

ANNE DE BOULEN.

Je n'ai garde de disconvenir de votre habileté, mais je crois que la mienne l'a surpassée. Vous vous êtes fait aimer long-temps, mais je me suis fait épouser. Un roi vous rend des soins; tant qu'il a le cœur touché, cela ne lui coûte rien. S'il vous fait reine, ce n'est qu'à l'extrémité, et quand il n'a plus d'espérance.

LA DUCHESSE.

Vous faire épouser n'étoit pas une grande affaire; mais me faire toujours aimer en étoit une. Il est aisé d'irriter l'amour, quand on ne le satisfait pas; et fort mal aisé de ne pas l'éteindre, quand on le satisfait. Enfin vous n'aviés qu'à refuser toujours avec la même séverité, et il falloit que j'accordasse toujours avec de nouveaux agrémens.

ANNE DE BOULEN.

Puisque vous me pressés si fort par vos raisons,

il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit que, si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUCHESSE.

Et moi, si je me suis fait aimer très-constamment, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

ANNE DE BOULEN.

Je vous dirai donc encore que je n'avois ni vertu ni réputation de vertu.

LA DUCHESSE.

Je l'avois compris ainsi, car j'eusse compté la réputation pour la vertu même.

ANNE DE BOULEN.

Il me semble que vous ne devés pas mettre au nombre de vos avantages des infidélités que vous fîtes à votre amant, et qui, selon toutes les apparences, furent secrettes. Elles ne peuvent servir à relever votre gloire. Mais, quand je commençai à être aimée du roi d'Angleterre, le public, qui étoit instruit de mes avantures, ne me garda point le secret, et cependant je triomphai de la renommée.

LA DUCHESSE.

Je vous prouverois peut-être, si je voulois, que j'ai été infidéle à Henri II, avec assés peu de mistere pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce point-là. Le manque

de fidélité se peut ou cacher, ou réparer; mais comment cacher, comment réparer le manque de jeunesse? J'en suis pourtant venue à bout. J'étois coquette, et je me faisois adorer; ce n'est rien, mais j'étois âgée. Vous, vous étiés jeune, et vous vous laissâtes couper la tête. Toute grand'mere que j'étois, je suis assurée que j'aurois eu assés d'adresse pour empêcher qu'on ne me la coupât.

ANNE DE BOULEN.

J'avoue que c'est là la tache de ma vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur votre âge même, qui est votre fort. Il étoit assurément moins difficile à déguiser que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la raison de celui qui se résolvoit à me prendre pour sa femme; mais il suffisoit que vous eussiés prévenu en votre faveur, et accoutumé peu à peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUCHESSE.

Vous ne connoissés pas bien les hommes. Quand on paroît aimable à leurs yeux, on paroît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse même, quoiqu'on ne soit rien moins; la difficulté n'est que de paroître aimable à leurs yeux aussi long-temps qu'on voudroit.

ANNE DE BOULEN.

Vous m'avés convaincue, je vous céde; mais du

moins que je sache de vous par quel secret vous réparâtes votre âge. Je suis morte, et vous pouvés me l'apprendre sans craindre que j'en profite.

LA DUCHESSE.

De bonne foi, je ne le sai pas moi-même. On fait presque toujours les grandes choses sans savoir comment on les fait, et on est tout surpris qu'on les a faites. Demandés à César comment il se rendit le maître du monde; peut-être ne vous répondra-t-il pas aisément.

ANNE DE BOULEN.

La comparaison est glorieuse.

LA DUCHESSE.

Elle est juste. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu besoin d'une fortune pareille à celle de César. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'aux gens qui ont exécuté d'aussi grandes choses que lui et moi, on ne manque point de leur attribuer après coup des desseins et des secrets infaillibles, et de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.

DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

FERNAND CORTEZ.

AVOUÉS la vérité. Vous étiés bien grossiers vous autres Américains, quand vous preniés les Espagnols pour des hommes descendus de la sphére du feu, parce qu'ils avoient du canon, et quand leurs navires vous paroissoient de grands oiseaux qui voloient sur la mer.

MONTEZUME.

J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander si c'étoit un peuple poli que les Athéniens.

FERNAND CORTEZ.

Comment? Ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des hommes.

MONTEZUME.

Et que dites-vous de la maniere dont se servit le tyran Pisistrate pour rentrer dans la citadelle d'Athénes, d'où il avoit été chassé? N'habilla-t-il pas une femme en Minerve? (car on dit que Minerve étoit la déesse qui protégeoit Athénes.) Ne monta-t-il pas sur un chariot avec cette déesse de sa façon,

qui traversa toute la ville avec lui, en le tenant par la main et en criant aux Athéniens : « Voici Pisistrate que je vous amene et que je vous ordonne de recevoir? » Et ce peuple si habile et si spirituel ne se soumit-il pas à ce tyran pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de sa propre bouche ?

FERNAND CORTEZ.

Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens ?

MONTEZUME.

Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'histoire par les conversations que j'ai eues avec différens morts. Mais enfin vous conviendrés que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vû de navires ni de canons, mais ils avoient vû des femmes; et, quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance par le moyen de sa déesse, il leur marqua assurément moins d'estime que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec votre artillerie.

FERNAND CORTEZ.

Il n'y a point de peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris ; la multitude entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai-je? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, et qu'on ne remarqueroit peut-être pas, quand on les verroit.

MONTEZUME.

Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont cru dans tous les temps que la science de l'avenir étoit contenue dans un trou souterrain, d'où elle sortoit en exhalaisons? Et par quel artifice leur avoit-on persuadé que, quand la lune étoit éclipsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de gens qui osassent se dire à l'oreille qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la terre? Je ne dis rien des Romains, et de ces dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouissances, et de ces poulets sacrés dont l'appetit décidoit de tout dans la capitale du monde. Enfin vous ne sauriés me reprocher une sotise de nos peuples d'Amérique, que je ne vous en fournisse une plus grande de vos contrées; et même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sotises grecques ou romaines.

FERNAND CORTEZ.

Avec ces sotises-là cependant, les Grecs et les Romains ont inventé tous les arts et toutes les sciences, dont vous n'aviés pas la moindre idée.

MONTEZUME.

Nous étions bien heureux d'ignorer qu'il y eût des sciences au monde; nous n'eussions peut-être pas eu assés de raison pour nous empêcher d'être savans. On n'est pas toujours capable de suivre

l'exemple de ceux d'entre les Grecs qui apportèrent tant de soins à se préserver de la contagion des sciences de leurs voisins. Pour les arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en passer plus admirables peut-être que les arts même de l'Europe. Il est aisé de faire des histoires, quand on sait écrire; mais nous ne savions point écrire, et nous faisions des histoires. On peut faire des ponts, quand on sait bâtir dans l'eau; mais la difficulté est de n'y savoir point bâtir, et de faire des ponts. Vous devés vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des pierres prodigieuses qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pû élever sans machines aussi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me semble que jusqu'à présent vous ne m'avés pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amérique.

FERNAND CORTEZ.

Ils sont assés prouvés par tout ce qui peut distinguer les peuples polis d'avec les peuples barbares. La civilité régne parmi nous; la force et la violence n'y ont point de lieu; toutes les puissances y sont moderées par la justice; toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes; et même voyés à quel point nous sommes scrupuleux : nous n'allâmes porter la guerre dans votre pays qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il

nous appartenoit, et décidé cette question pour nous.

MONTEZUME.

Sans doute c'étoit traiter des barbares avec plus d'égard qu'ils ne méritoient; mais je crois que vous êtes civils et justes les uns avec les autres, comme vous étiés scrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ses formalités la rendroit bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse tous vos discours, et gêne toutes vos actions; mais elle ne va point jusqu'à vos sentimens, et toute la justice qui devroit se trouver dans vos desseins ne se trouve que dans vos prétextes.

FERNAND CORTEZ.

Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent, et gagne beaucoup de bien, prend un habit noir. Est-il bien affligé? Non apparemment. Cependant, s'il ne le prenoit pas, il blesseroit la raison.

MONTEZUME.

J'entens ce que vous voulés dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait sa protestation que les choses devroient aller autrement qu'elles ne vont; que les héritiers, par exemple, devroient regreter leurs parens; ils reçoivent cette protestation, et, pour lui

en donner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, et que vous ne lui laissés pas exercer; et vous ne faites pas, mais vous représentés ce que vous devriés faire.

FERNAND CORTEZ.

N'est-ce pas beaucoup? La raison a si peu de pouvoir chés vous qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

MONTEZUME.

Mais vous vous souvenés d'elle aussi inutilement que de certains Grecs dont on m'a parlé ici se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, pays barbare selon eux, et peu à peu ils en avoient si bien pris les coutumes qu'ils en avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je ne sai quel déplaisir d'être devenus barbares, et tous les ans, à certain jour, ils s'assembloient. Ils lisoient en grec les anciennes loix qu'ils ne suivoient plus, et qu'à peine entendoient-ils encore; ils pleuroient, et puis se séparoient. Au sortir de là, ils reprenoient gaiement la maniere de vivre du pays. Il étoit question chés eux des loix grecques comme chés vous de la raison. Ils savoient que ces loix étoient au monde; ils en faisoient mention, mais légerement et sans fruit. Encore les regretoient-ils en quelque sorte; mais,

pour la raison que vous avés abandonnée, vous ne la regretés point du tout. Vous avés pris l'habitude de la connoître et de la mépriser.

FERNAND CORTEZ.

Du moins, quand on la connoît mieux, on est bien plus en état de la suivre.

MONTEZUME.

Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cédons? Ah! que n'avions-nous des vaisseaux pour aller découvrir vos terres, et que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenoient! Nous eussions eu autant de droit de les conquerir que vous en eûtes de conquerir les nôtres.

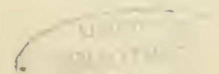




TABLE

DU TOME PREMIER





Imprimé par Jouaust et Sigaux

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CLASSIQUES

M DCCC LXXXIII